

La mission de Paul Pelliot au Turkestan chinois et en Chine (1906-1909) : les clefs d'un succès

JEAN-PIERRE DRÈGE

L'histoire de la fameuse mission que le jeune Paul Pelliot accomplit à travers la région du Xinjiang, que l'on dénommait alors Turkestan chinois, et jusqu'à Pékin, en passant par l'oasis et les grottes de Dunhuang dans la province du Gansu, est bien connue. Le « missionnaire » lui-même en fit le récit plusieurs fois à son retour en France en 1909. La valeur exceptionnelle des découvertes effectuées, dont l'importance ne fut d'ailleurs pas vraiment reconnue tout de suite, contribua à la multiplication pendant plus d'un siècle d'exposés plus ou moins détaillés sur le déroulement de cette aventure et sur ses tenants et ses aboutissants. Toutefois, jusqu'à une période récente on s'est souvent contenté des mêmes raccourcis, tirés généralement de l'exposé officiel de Pelliot, pour en parler¹.

Deux événements ont, il y a peu, permis de renouveler et d'approfondir notre connaissance de cette mission : le premier est la publication en 2008 par le musée Guimet des *Carnets de route* rédigés

par P. Pelliot entre 1906 et 1908² ; le second est l'organisation la même année d'un colloque international en hommage à P. Pelliot, au Collège de France et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au cours duquel la mission et ses conséquences ont été abondamment évoquées³. Il n'est pas question ici de proposer une fois encore une analyse d'ensemble de ce voyage mémorable, superbement présenté, après d'autres, par Éric Trombert, mais plutôt d'en souligner certains aspects à partir notamment des papiers laissés à sa mort par Paul Pelliot et légués au musée Guimet. Pelliot gardait tout, non seulement le courrier qu'il recevait, télégrammes et cartes de visite compris, ainsi que les brouillons de ses lettres les plus importantes, mais aussi les notes qu'il griffonnait. Tout cela est conservé à la bibliothèque du musée Guimet, et ces pièces, qui complètent heureusement les *Carnets de route*, apportent un regard direct sur le déroulement de la mission.

Les Français bons derniers

Comme on sait, la mission que les autorités savantes françaises décidèrent d'organiser pour explorer le Turkestan chinois au début du xx^e siècle, et surtout

pour pratiquer des fouilles et recueillir des témoignages de civilisations anciennes, se déroula plusieurs années après que d'autres pays européens eurent eux-mêmes commencé d'envoyer leurs

représentants participer à ce qui allait devenir une véritable course au trésor. L'exploration géographique et ethnographique du Turkestan avait débuté depuis déjà bien longtemps, d'abord dans la perspective impérialiste et colonialiste adoptée par la Russie et le Royaume-Uni dans le cadre de ce qu'on a appelé « le Grand Jeu »⁴. Cette perspective s'est élargie peu à peu. À la topographie et aux arts militaires se sont bientôt ajoutées la botanique, la zoologie, la minéralogie, la géologie, la géographie et la linguistique, voire la météorologie : il faut ici citer, d'un côté, les Russes Nikolaj M. Prževal'skij (1839-1888), Grigorij Potanin (1835-1920), Mihail V. Pevtsov (1843-1902) et le fils du directeur du Jardin botanique de Saint-Pétersbourg, Albert Regel (1856-1917), ou encore Grigorij E. Grum-Gržimajlo (1860-1936) et son frère⁵ ; et de l'autre côté, les Britanniques W. H. Johnson, Douglas Forsyth (1827-1886), Robert Shaw, ainsi qu'Andrew Dalgleish (1853-1888), Arthur Douglas Carey (1861-1936) et Francis Younghusband (1863-1942). Plusieurs de ces missions avaient pour objectif de pénétrer l'espace tibétain, et pour cela de parcourir le Turkestan. Si certains des « missionnaires » nourrissaient un intérêt plus ou moins marqué pour l'archéologie, celui-ci se limitait pour l'essentiel à recueillir des monnaies, dont on ne notait guère que le poids, et des briques de thé, considérées comme des antiquités venant de cités ensevelies. Parmi ceux qui initièrent la recherche archéologique, il faut cependant mentionner A. E. Regel, que ses activités orientaient vers l'histoire naturelle, mais qui s'intéressa aussi aux sites de la région de Tourfan dès avant les années 1880. Cependant les voyageurs européens qui traversaient le Turkestan et la Chine occidentale étaient de plus en plus nombreux. Aux Russes et aux Britanniques s'étaient ajoutés des Hongrois, avec l'expédition conduite par Bela Széchenyi (1837-1908) entre 1877 et 1880, qui mena les trois membres de son groupe dans l'oasis de Dunhuang, site essentiel de la future mission Pelliot. Les Français ne furent pas en reste : après Gabriel Bonvalot (1853-1933), qui traversa le Lob Nor en route vers le Tibet en 1889-1890, Charles-Eudes Bonin (1865-1929) passa par Dunhuang entre

1898 et 1900. Le Suédois Sven Hedin (1865-1952), de son côté, lança trois expéditions à partir de 1895, redécouvrant le site de Loulan dans le cadre de missions d'exploration géographique. Mais peu d'archéologie dans tout cela, si ce n'est lors de la deuxième expédition de S. Hedin en 1896, qui retrouvait non loin de Khotan un Pompéi asiatique. C'est en fait la découverte d'un manuscrit acheté par le capitaine Hamilton Bower (1858-1940) en 1890 à Koutcha qui est à l'origine du vaste mouvement de recherche archéologique qui se développa jusqu'à la Première Guerre mondiale. Ce manuscrit sanscrit sur écorce de bouleau, en écriture brahmī, fut déchiffré d'abord par Georg Bühler (1837-1898), puis envoyé à l'indianiste Rudolf Hoernle (1841-1918), basé à Calcutta. Il s'agissait d'un texte de nature médicale, daté d'entre le IV^e et le VI^e siècle⁶. Pendant la même période, la mission Dutreuil de Rhins (1846-1894) et Grenard (1866-1942) rapportait de la région de Khotan un autre manuscrit sanscrit, en écriture kharosthī, dont le texte fut identifié par Émile Senart (1847-1928) comme étant un extrait des Stances de la Loi, *Dhammapada*⁷. Un fragment du même manuscrit fut acquis par le consul-général de Russie à Kachgar, Nikolaj F. Petrovskij (1837-1908), et confié pour identification à Sergei F. Ol'denburg (1863-1934). Petrovskij avait entrepris d'acheter les manuscrits et les vestiges artistiques qui étaient proposés aux visiteurs étrangers, et après la découverte de ces témoignages écrits très anciens il envoya régulièrement à Saint-Pétersbourg ce qu'il trouvait. S'y ajoutaient les fragments collectés par Vsevolod I. Roborovskij (1856-1910) près de Tourfan en 1896. De son côté l'agent diplomatique anglais installé à Kachgar, George Macartney (1867-1945), recueillait lui aussi toutes sortes d'écrits en langues et écritures indiennes qu'il envoyait à Hoernle. La plupart venaient de Khotan et de Koutcha, et parmi ces écrits se glissèrent bientôt des faux, des manuscrits forgés dans des écritures inconnues et totalement inventées. Le faussaire, un certain Islam Akhun, fut soupçonné dès 1898, mais ne fut véritablement démasqué qu'un peu plus tard par Aurel Stein (1862-1943). La moisson de fragments sur papier, sur bois et sur écorce grossissait

régulièrement, grâce aux paquets envoyés à Calcutta par Stuart H. Godfrey, Adelbert Talbot ou Henry H. P. Deasy.

La concurrence maladroite – selon les mots d'Henri Cordier (1849-1925)⁸ – qui se développait entre les savants et explorateurs des diverses nations finit par laisser la place à une concertation entre les différents acteurs impliqués. L'initiative en revint aux savants russes. En 1899, au congrès des orientalistes de Rome, le turcologue Vasilij V. Radlov (1837-1918), l'un des découvreurs des inscriptions de l'Orkhon, soumit à Cordier un projet de constitution d'un comité chargé de l'exploration de l'Asie centrale. Une association internationale vit le jour en 1902, lors du congrès des orientalistes de Hambourg ; elle avait son siège à Saint-Pétersbourg⁹. Cette association internationale, notons-le, n'était pas la première du genre, puisque quelques années plus tôt des indianistes anglais, mécontents de l'organisation et des résultats du General Survey of India, s'étaient opposés à leurs collègues anglo-indiens et avaient proposé aux congrès des orientalistes de Paris (1897), puis de Rome (1899), la création d'un Indian Exploration Fund, une association dont le siège fut fixé à Londres. Mais elle fut enterrée avant d'avoir donné le moindre résultat : Alfred Foucher (1865-1952), qui représentait l'École française d'Extrême-Orient (EFO) au congrès de Hambourg en 1902, en prit d'ailleurs argument pour exprimer ses doutes à propos de la nouvelle association : « L'état quasi-léthargique où l'Indian Exploration Fund Association » paraît être tombée dès le lendemain même de sa naissance, n'a pas découragé les amateurs d'entreprises scientifiques internationales »¹⁰.

Les objectifs de ce nouvel organisme étaient les suivants : 1) travailler autant que possible à l'exploration des monuments matériels ainsi qu'à la recherche et à l'étude des documents d'ordre scientifique conservés jusqu'à présent dans les pays concernés ; 2) décider par des efforts communs et par des communications constantes avec les personnes compétentes demeurant dans ces contrées et avec les établissements scientifiques quels monuments il importe d'examiner en premier, et déterminer quelles peuplades demandent, au point

de vue de l'ethnographie et de la linguistique, une enquête immédiate pour être conservées à la science ; 3) faire des démarches auprès des gouvernements concernés pour attirer leur attention sur la conservation des monuments menacés de disparition imminente, soit par l'effet du temps, soit par celui des actions humaines ; 4) joindre à l'examen des monuments et des races des projets pour une exploration consciencieuse et pour l'étude des questions relatives à l'ensemble de ces peuples ; 5) faciliter aux savants de toutes les nationalités la participation à ces travaux¹¹. Comme on le voit, l'exploration et l'étude des pays d'Asie centrale et d'Extrême-Orient acquièrent dans ce programme un caractère global, comprenant aussi bien le recensement et l'étude des monuments matériels et des documents écrits que l'étude ethnographique et linguistique de populations mal connues. Sans pour autant l'exclure complètement, l'exploration scientifique a définitivement pris le pas sur le renseignement. C'est précisément dans ce contexte scientifique pluridisciplinaire que s'inscrira la mission conduite par Pelliot. On remarque en particulier que parmi les buts de l'Association figurent les démarches auprès des autorités compétentes pour contribuer à la préservation des monuments qui risquent de disparaître ou d'être détruits, notamment par le fait des populations locales. C'est un argument dont useront les explorateurs pour justifier le prélèvement d'artefacts et leur mise en lieu sûr.

L'article 8 du projet mérite également d'être mentionné : « La propriété des objets découverts sera réglée de la manière suivante : a) Les monuments découverts par les fouilles seront considérés comme la propriété des pays où ils seront trouvés. Les monuments découverts dans les pays non représentés dans l'Association seront traités d'après les conventions spéciales internationales. b) Celui qui aura découvert un monument jouira pendant cinq ans du droit de priorité de la publication. Si, après un délai de cinq ans, la publication n'est pas terminée, les comités locaux pourront décider que le droit de publication tombera dans le domaine public ». La suite devait montrer qu'aucune de ces dispositions ne fut respectée. Plus exactement, elles

étaient suffisamment ambiguës pour que, d'une part, les objets découverts (qui n'étaient pas des « monuments ») deviennent la propriété des explorateurs ou des institutions qui les avaient missionnés, et d'autre part que la publication des études, voire simplement des inventaires et des catalogues, attende souvent beaucoup plus que cinq ans avant de tomber dans le domaine public. Au reste, les pays parcourus par les explorateurs ne semblent pas avoir été représentés au sein de l'Association (ont-ils même été sollicités ?), et l'on n'a pas connaissance de conventions qui auraient pu empêcher la fuite des objets. Quant aux publications, il n'était pas difficile pour les découvreurs de ne donner que des informations très partielles sur leurs trouvailles afin de s'en réserver l'étude. En outre, le règlement n'avait pas prévu la quantité considérable de manuscrits, peintures, sculptures et autres objets archéologiques que les différentes missions allaient rapporter dans leurs pays respectifs. En raison même de cette masse d'objets découverts, pour de simples raisons de temps leur traitement par ceux qui les avaient trouvés ou leurs proches collègues était exclu à moins de les ramener dans leurs bagages une fois l'expédition terminée. Ajoutons qu'étant donné les techniques de l'époque, la photographie sur place n'était pas une solution : même en multipliant par dix ou cent le nombre des plaques photographiques emportées par les expéditions, cela n'aurait pas suffi. Quoi qu'il en soit de ces questions, des comités nationaux indépendants furent constitués dans plusieurs pays d'Europe, dont les Pays-Bas (H. Kern, J. J. M. De Groot, M. J. De Goeje), la Hongrie (A. Vambery), l'Italie (L. Nocentini), la Suède (G. O. Montelius), le Danemark (V. Thomsen), la Norvège (J. D. C. Leiblein), la Finlande (O. Donner), l'Autriche (J. Karabacek, L. von Schroeder), la Suisse (E. Naville), l'Allemagne (R. Pischel, A. Grünwedel, E. Kuhn, E. Leumann), le Royaume-Uni (T. W. Rhys Davids, A. Stein)¹², et bien sûr la France. Les représentants du comité français qui vit le jour en 1905 étaient E. Senart, A. Foucher et H. Cordier. Si l'Association mit en place la publication d'un bulletin qui parut de 1903 à 1910 sous le contrôle du comité russe¹³, son rôle dans l'organisation des

expéditions ne paraît pas avoir été d'une quelconque importance, et à aucun niveau. En réalité, la concurrence subsista et même s'intensifia. Au moment même où naissait l'Association internationale pour l'exploration historique, archéologique, linguistique et ethnographique de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient, plusieurs missions étaient en cours et se déroulaient sans aucun lien avec elle. Ce fut le cas de l'expédition qu'entreprit l'indianiste allemand Albert Grünwedel, accompagné de l'orientaliste Georg Huth (1867-1906) et du technicien Theodor Bartus (1858-1941), ancien marin, en direction de Tourfan en 1902. Quelques années plus tôt, les Russes Vasilij V. Radlov (1837-1918) et Carl G. Salemann (1849-1916), de passage à Berlin, avaient proposé en vain d'organiser une expédition russo-allemande dans le prolongement de la première visite de Dmitri A. Klemenč (1847-1914) à Tourfan, qui avait été un succès¹⁴. La moisson rapportée par Grünwedel en 1903 permit d'entreprendre de nouvelles expéditions peu après, d'abord en 1904, puis en 1905 et enfin en 1913. De son côté, Aurel Stein avait déjà commencé son cycle d'explorations à partir de l'Inde. En 1900-1901 il avait exploré les régions de Khotan et de Niya, dont il avait rapporté plusieurs milliers d'objets dont certains furent présentés à Hambourg. Il allait bientôt s'engager dans une nouvelle mission en concurrence directe avec Paul Pelliot. En Russie, l'enthousiasme des savants fut rapidement tempéré par les difficultés financières et les bouleversements politiques. On avait projeté d'envoyer des missions régulières, mais à l'exception d'une brève mission de A. D. Rudnev (1878-1958) en Mongolie en 1903 et d'une autre de B. B. Baraïn (1878-1939) à Labrang, c'est surtout la mission de Mihail M. Berezovskij (1848-1912) qui retient l'attention¹⁵. Berezovskij s'attacha à la région de Koutcha et explora les sites de Kizil, Kumtura et Subachi entre 1905 et 1907. Comme nous le verrons plus loin, il devait y rencontrer Pelliot.

L'internationalisation de l'exploration du Turkestan oriental encouragée par les Russes profita finalement aux Allemands, aux Britanniques et aux Français. La région de Tourfan allait être exploitée de manière

intensive par quatre missions allemandes, celle de Dunhuang par Aurel Stein, puis Paul Pelliot et plus tard Ol'denburg. Et c'était sans compter avec les missions japonaises. De manière entièrement autonome, le comte Ôtani Kōzui 大谷光瑞, abbé d'un riche monastère, le Nishi Hongan ji 西本原寺 à Kyoto, décida après avoir pris connaissance des premiers résultats d'Aurel Stein et de Sven Hedin de parcourir le Turkestan à la recherche de témoignages du bouddhisme ancien, ce qu'il fit en 1902. Il allait financer trois missions, mais ne participa qu'à la première, délaissant ses compagnons en 1903 pour rejoindre Kyoto où il devait succéder à son père. La première mission, alors menée par Watanabe Tesshin, reconnaissait les sites des environs de Koutcha, notamment Kizil, Kumtura et Douldour-âqour.

Face à toute cette activité la France restait très en retard, contrairement à ce qu'on affirmait alors à Paris. À l'exception de la mission Dutreuil de Rhins-Grenard, au cours de laquelle Dutreuil de Rhins trouva la mort, aucun des voyages entrepris par les uns ou les autres n'atteignit l'importance des expéditions scientifiques britanniques, allemandes ou russes. Telle est la raison pour laquelle la section française de l'Association internationale prit le parti de préparer elle aussi une expédition en Asie centrale. É. Senart était aux commandes, en tant que président de cette section. Les vice-présidents étaient le prince Roland Bonaparte (1858-1924), botaniste et géographe, Paul Doumer (1857-1932), gouverneur général de l'Indochine, et Charles Barbier de Meynard (1826-1908), turcologue et arabisant, administrateur de l'École des langues orientales. Henri Cordier, historien, professeur aux Langues orientales, était secrétaire-général, secondé par A. Foucher, qui avait assuré l'intérim à la direction de l'EFEO de 1901 à 1902. Les membres incluaient le docteur Ernest-Théodore Hamy (1842-1908), ethnologue et anthropologue au Muséum d'histoire naturelle, Edmond Perrier (1844-1921), directeur du Muséum, Édouard Chavannes (1865-1918), sinologue, professeur au Collège de France, Sylvain Lévi (1863-1935), indianiste, également professeur au Collège de France, Joseph Deniker (1852-1918),

bibliothécaire au Muséum, Louis Finot (1864-1942), directeur de l'EFEO, Fernand Grenard, qui avait voyagé au Turkestan entre 1891 et 1893, Marcel Monnier (1853-1918), qui pour sa part avait voyagé en Chine et avait publié un *Tour d'Asie* en 1899, Paul Labbé (1867-1943), voyageur, géographe qui traversa la Russie jusqu'à Sakhaline, Arnold Vissière (1858-1930), sinologue, interprète et professeur aux Langues orientales, et enfin Paul Pelliot.

La véritable cheville ouvrière de l'expédition fut É. Senart, en tant que président de la section française de l'Association et surtout en tant que président du Comité de l'Asie française, un groupe réunissant savants, hommes d'affaires et militaires qui avait pour objectif de collecter les informations nécessaires pour que la France exerce son influence en Asie. Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, aussi à l'aise dans le monde des affaires que dans celui de la science, Senart était à même de présenter un projet d'expédition qui satisfasse les uns et les autres. Et c'est Pelliot, le plus jeune membre de la section française de l'Association et sans aucun doute le plus compétent en la matière, qu'il désigna comme chef de mission. Dans le discours qu'il prononça dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne au retour de Pelliot en 1909, cinq ans après la mise en œuvre de l'expédition, Senart rappelait les raisons d'être de cette mission :

« Depuis que la science, moins enfermée dans les livres, s'est accoutumée à aborder directement les lieux et les débris antiques, qu'elle s'est évertuée à leur arracher leurs secrets et à leur demander des informations que la tradition littéraire mesure toujours trop parcimonieusement à son gré, nous avons vu successivement sortir de l'oubli et comme rentrer dans la vie bien des coins de notre terre qui semblaient perdus dans une vague pénombre. Le Turkestan chinois est le dernier en date de ces "rescapés" de la nuit et du silence.

Il y a bien peu de temps qu'il passait encore pour inaccessible et que d'y avoir fait un séjour suffisait à illustrer une vie de voyageur. L'Asie centrale n'a pas été beaucoup moins longtemps ni moins profondément mystérieuse que l'Afrique centrale. Les

armes russes en ont finalement dégagé les approches. La découverte géographique et la découverte archéologique les ont suivies depuis ; elles y ont alors marché d'un pas presque égal, souvent confondues aux mêmes mains.

L'une et l'autre y étaient attirées par l'intérêt le plus vif. D'une part il importait de sonder ce cœur du continent asiatique, de déterminer la structure et le régime de ce bassin immense, si singulier par son altitude et par tous ses aspects. Il s'agissait d'autre part de retrouver un pays qui, s'il se prête mal à la constitution de nationalités et de dominations centralisées, a, pendant de longs siècles, servi de passage à toutes les relations terrestres entre l'Occident et l'Orient lointain, par où se sont glissées les influences du monde antique, puis du monde chrétien, où se sont infatigablement succédé et bousculées les hordes conquérantes qui, des Scythes aux Mongols, ont fondu sur l'Ouest, par où, incessamment, les passes du Pamir et du Karakorum franchies, ont circulé l'action commerciale et l'action religieuse de l'Inde

vers le Nord, vers la Chine, et, en retour, les pèlerinages chinois vers le berceau et les sanctuaires du bouddhisme en Inde.

Le sable du désert est merveilleusement conservateur : de toutes ces civilisations et de ces barbaries, de cette longue histoire abolie, combien sa poussière ne devait-elle pas avoir conservé de traces précieuses ! C'est ce qu'attestèrent les premières tentatives. Elles éveillèrent tant de curiosité et de si universelles espérances que, dès la fin du siècle dernier, naissait une Association internationale pour l'exploration de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient. La branche française – plus riche, hélas ! de bonne volonté que de ressources – devait souhaiter passionnément d'assurer à notre pays une part digne de lui dans des recherches qui excitaient une ardente émulation de toutes les grandes nations scientifiques. Après une attente trop longue, elle trouva en Paul Pelliot l'homme vraiment désigné par son énergie, par son savoir et sa forte culture, par son expérience de l'Orient, pour la tâche qu'elle lui destinait. »¹⁶

1. Je remercie Pierre-Étienne Will pour sa relecture active de la présente contribution.
2. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008.
3. *Paul Pelliot, de l'histoire à la légende*, Jean-Pierre Drège et Michel Zink éd., Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2013. Voir notamment les articles d'Éric Trombert, « La mission de Paul Pelliot en Asie centrale (1906-1908) », p. 45-82, de Rong Xinjiang et Wang Nan, « Paul Pelliot en Chine (1906-1909) », p. 83-119, et de Nathalie Monnet, « Paul Pelliot et la Bibliothèque nationale », p. 137-204.
4. Cf. Peter Hopkirk, *Le Grand Jeu : officiers et espions en Asie centrale*, Bruxelles, Nevecat, 2011. Voir aussi Jack Dabbs, *History of the Discovery and Exploration of Chinese Turkestan*, La Haye, Mouton, 1963.
5. Sur les missions russes en Asie centrale, voir *Russian Expeditions to Central Asia at the Turn of the 20th Century*, I. F. Popova éd., Saint-Pétersbourg, Slavia, 2008. Voir aussi Jean Deniker, « Les explorations russes en Asie centrale (1871-1895), Premier article », *Annales de Géographie* 6/30, 1897, p. 408-430.
6. A. F. R. Hoernle, *The Bower Manuscript; Facsimile, Nagari Transcript, Romanised Transliteration and English Translation with Notes*, Calcutta, Office of the Superintendent Government Printing, 1897.
7. É. Senart, « Le manuscrit kharoṣṭhī du Dhammapada : les fragments Dutreuil de Rhins », *Journal asiatique*, 9^e série, 12, 1898, p. 193-308.
8. H. Cordier, « Les fouilles en Asie centrale », *Journal des Savants*, mai 1910, p. 218 ; juin 1910, p. 241-252.
9. H. Cordier, *L'Asie centrale et orientale et les études chinoises*, discours prononcé à la séance générale du Congrès des sociétés savantes le vendredi 24 avril 1908, Paris, Imprimerie nationale, 1908.
10. Rapport d'A. Foucher au directeur de l'EFEO sur les travaux du congrès international des orientalistes de Hambourg, publié dans les « Chroniques » du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient [BEFEO]* 2/2, 1902, p. 429-431 (citation p. 429).

11. Les statuts de l'Association sont publiés dans le n° 1 du *Bulletin de l'Association internationale pour l'exploration et l'étude de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient*, avril 1903, p. 3-5.
12. En réalité le comité britannique ne semble pas avoir eu d'existence effective : Rhys Davids informe ses collègues russes en 1906 que sa création est peu probable.
13. Le comité hongrois semble avoir lui aussi publié un bulletin.
14. Les résultats de la mission Klemenč furent exposés au Congrès de Rome en 1899 et publiés la même année : D. Klementz, « Turfan und seine Altertümer », in *Nachrichten über die von der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften zu St. Petersburg im Jahre 1898 ausgerüstete Expedition nach Turfan*, Heft 1, Saint-Petersbourg, 1899. Sur les expéditions allemandes, voir Herbert Härtel, *Along the Ancient Silk Routes: Central Asian Art from the West Berlin State Museums*, New York, The Metropolitan Museum of Art, 1982, « Introduction », p. 13-55.
15. Une mission à Koutcha était prévue en 1905 ; la subvention du ministère russe des Affaires étrangères ayant été suspendue, elle fut reportée à l'année suivante.
16. Discours d'Émile Senart, in *Trois ans dans la Haute Asie*, Paris, Comité de l'Asie française, 1910, p. 3-4. Le 5 octobre 1905, Senart avait en quelque sorte introduit la mission de Pelliot lors de la séance publique annuelle des Cinq Académies, mais en vantant surtout l'importance du Turkestan chinois pour l'archéologie (« bastion du monde jaune vers l'ouest », « rempart colossal ») et en présentant les résultats des fouilles opérées par Aurel Stein dans la région de Khotan. Cf. « Un nouveau champ d'exploration archéologique : le Turkestan chinois », *BEFEO* 5/3-4, 1905, p. 492-497.

Un programme déterminé, mais des objectifs imprécis

Pelliot était donc l'homme qu'il fallait. Déjà réputé comme sinologue, grâce notamment à son gros article sur les itinéraires de Chine en Inde¹⁷, connu comme homme d'action en raison du rôle qu'il avait joué à Pékin au moment du siège des légations par les Boxeurs¹⁸, soutenu par ses maîtres, Chavannes et Lévi, il représentait, comme membre de la toute jeune EFEO, la science active, la science en marche. Il n'était pourtant pas spécialement préparé à la conquête du Turkestan. Ses travaux, jusqu'en 1905, portent beaucoup plus sur les relations de la Chine avec l'Asie du sud-est que sur celles avec l'Asie centrale. Si les qualités bien visibles de la personne pouvaient rassurer sur le pari que représentait le choix de Pelliot, en revanche, comme l'a rappelé É. Trombert, les objectifs de la mission elle-même restaient incertains¹⁹. Un itinéraire assez précis fut fixé, comprenant trois sites principaux au Turkestan et aux marges de la Chine. Pelliot présente son projet comme suit, le 1^{er} décembre 1905, aux membres du Comité de l'Asie française²⁰ :

« Nous comptons arriver par le Transcaspien à Kachgar, et nous rendre ensuite au nord du Tarim. Le

point sur lequel nous comptons le plus est la région de Koutcha. Koutcha est très célèbre en Chine [...]. Koutcha apparaît comme une très grande métropole du bouddhisme, l'équivalent dans le bassin nord du Tarim, de ce qu'est Khotan pour les oasis méridionales. Le rôle que Khotan a joué dans l'histoire de la peinture chinoise, rôle d'intermédiaire entre l'art de l'Asie antérieure et de l'Inde et celui de l'Extrême-Orient, Koutcha l'a joué dans l'histoire de la musique [...]. C'est à Koutcha qu'était né au IV^e siècle le célèbre traducteur bouddhique Kumarajiva ; c'est là, Khotan mis à part, que Hiuan-tsang [Xuanzang 玄奘] compte le plus grand nombre de couvents dans le Turkestan chinois, une centaine de couvents, avec près de cinq mille religieux. Si les voyageurs européens n'ont pas bien exploré les environs de Koutcha, les archéologues chinois en font mention. Ils nous parlent de grottes qui sont couvertes de peintures, de sculptures, quelquefois d'inscriptions, dont nous pouvons attendre beaucoup pour la connaissance du bouddhisme de ces régions. S'il y a espoir actuellement de jamais mettre la main sur l'une de ces importantes traductions d'ouvrages du bouddhisme faites du sanscrit ou du chinois en turc,

c'est à Koutcha que le hasard heureux a le plus de chance de se produire. De Koutcha nous irons dans la région du Lob Nor. Le Lob Nor est un lac très vagabond [...].

Nous pensons étudier un peu cette question du Lob Nor. La région nous intéresse d'ailleurs à un autre point de vue, c'est qu'elle a été autrefois un centre de civilisation assez important. Au ^{xiii}^e siècle, Marco Polo nomme dans cette région une ville de Lob qui n'existe plus et nous ne savons pas exactement en quel site il faut la placer. Sans qu'on en voie la raison, Marco Polo ne parle d'ailleurs pas du lac. La question offrirait d'autant plus d'intérêt à élucider que Sven Hedin a reconnu l'existence, au nord de l'ancien Lob Nor, d'une ville importante où il a recueilli des documents chinois remontant au ⁱⁱⁱ^e siècle de notre ère. Il en résulte, d'après les analyses publiées, que cette ville serait celle qu'ont connue les historiens chinois sous le nom de Leou-lan [Loulan 樓蘭]. Nous n'avons pas malheureusement le texte complet de ces documents, et la publication en sera retardée par la mort du savant qui devait les mettre en œuvre. *A priori*, il est assez difficile d'admettre que la ville qu'on nous propose de placer ici soit l'ancienne Leou-lan, car les deux villes que l'histoire chinoise a connues sous ce nom devaient être l'une beaucoup plus au nord, l'autre beaucoup plus au sud des positions indiquées par Sven Hedin ; le problème exige un nouvel examen.

Une fois que nous aurons fait du côté du Lob Nor ce que nous pourrons y faire, nous avons l'intention de continuer à travers le Gobi sur la région de Cha-tcheou [Shazhou 沙州]. C'est le poste le plus avancé de la Chine vers l'Occident. Du côté de Cha-tcheou, nous avons également des raisons sérieuses de nous arrêter. En effet, nous voulons explorer en grand détail les grottes peintes que les Chinois signalent autour de Cha-tcheou. Les missions Klementz et Grünvedel [pour Grünwedel] ont relevé avec grand soin des grottes analogues qui se trouvent dans la région de Tourfan ; nous voulons étudier celles de Koutcha ; celles de Cha-tcheou appartiennent aux mêmes influences. Ces grottes de Cha-tcheou ne sont pas d'ailleurs absolument inconnues, elles ont été visitées par plusieurs voyageurs, notamment par M. Bonin, mais l'étude détaillée n'en est pas faite, et nous

voulons réunir tous les documents qui nous permettront d'en entreprendre une étude sérieuse. Ensuite, nous voulons gagner la région de Si-ngan-fou [Xi'an fu 西安府], qui a été à diverses reprises, pendant des siècles, la capitale de la Chine. C'est là que la cour s'était réfugiée en 1900. Cette région est très riche en souvenirs historiques. De là, si le temps et les moyens nous le permettent, nous voulons aller dans le Chan-si [Shanxi] pour chercher encore d'anciens souvenirs du Bouddhisme. Avant le ^{vii}^e siècle, des dynasties encore apparentées aux Turcs étaient établies dans cette région. Elles aussi étaient bouddhistes, et elles ont creusé et orné dans la région de Ta-t'ong-fou [Datong fu 大同府] un certain nombre de grottes, avec des sculptures importantes, qu'aucun Européen n'a encore visitées. De Ta-t'ong-fou nous pousserons sur Pékin, et si enfin le temps nous le permettait, étant donné que ce n'est pas un voyage bien long, nous descendrions jusqu'au fleuve Jaune pour aller dans la région de Long-men [Longmen 龍門] prendre le plus de photographies possible de la dernière série de grottes qui nous resterait à étudier. »

Ainsi, dans deux des étapes que compte faire Pelliot, à Koutcha et à Shazhou (*i. e.* Dunhuang), il espère à la fois étudier les peintures et les sculptures des grottes et découvrir des manuscrits, tandis que l'étape du Lob Nor relève plutôt pour lui d'une question géo-historique. L'étape de Xi'an et les autres sont de beaucoup moins d'importance. Aucun programme précis n'est mentionné. Quant à l'étape de Datong, elle se rattache aux précédentes par le fait que la dynastie des Wei du Nord, d'origine Tabgatch, qui a fait creuser les grottes bouddhiques, est assimilée aux Turcs. En fait, c'est Chavannes qui allait étudier le site de Datong et celui de Longmen en Chine centrale, et Pelliot renoncera à s'y rendre, comme il renonce à pousser jusqu'au Lob Nor.

L'enthousiasme était de mise. Pour Senart, l'heure de l'archéologie militante avait sonné : « La sinologie française a fait plus qu'aucune de ses émules. Le tour de la recherche archéologique est venu. » L'aube se levait à peine sur une foule de problèmes ardues liés à la diffusion du bouddhisme, à la circulation de la sève gréco-romaine dans une région

où se disputèrent les influences indiennes et chinoises (« la Chine domine par la politique, l'Inde par la religion »), sans exclure les influences iraniennes ou tibétaines. L'esprit du savant est habité par les précédents de l'Égypte et de Pompéi : « Comment ne pas songer à Pompéi quand, près du foyer abandonné, on se heurte aux ustensiles et aux provisions du ménage, quand, à côté des manuscrits, on relève des modèles du calame qui servait à les tracer ? »²¹. L'enthousiasme affiché cachait pourtant beaucoup d'incertitude, et le programme établi par Pelliot allait subir d'importants changements.

17. P. Pelliot, « Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII^e siècle », *BEFEO* 4/1-2, 1904, p. 131-413.

18. Voir P. Pelliot, *Carnets de Pékin, 1899-1901*, Paris, Collège de France, 1976.

19. Cf. Éric Trombert, « La mission de Paul Pelliot en Asie centrale (1906-1908) », in *Paul Pelliot, de l'histoire à la légende*, Jean-Pierre Drège et Michel Zink éd., Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2013, p. 54-58.

20. P. Pelliot, « Sur les civilisations hindoue et chinoise au Turkestan chinois », *Bulletin du Comité de l'Asie française* 57, décembre 1905, p. 458-465

21. É. Senart, « Un nouveau champ d'exploration archéologique : le Turkestan chinois », *BEFEO* 5/3-4, 1905, p. 494-497.

Des préparatifs minutieux

Lorsque Pelliot est désigné comme chef de la mission française au Turkestan chinois, il a quitté l'Indochine depuis presque un an. Le 9 juillet 1904, il a laissé Hanoï pour la France, où il est chargé d'une « mission scientifique gratuite »²². On ne sait pas grand-chose de cette mission. Ce n'est sûrement pas dans ce cadre qu'il représente l'EFEO au 14e Congrès international des orientalistes qui se tient à Alger en mai 1905. À ce moment la mission archéologique en Asie centrale est déjà décidée, et déjà en préparation. La mission à caractère pédagogique qui lui avait été confiée paraît alors avoir été oubliée, si elle n'a pas été en partie une couverture. Elle était liée aux projets d'implication de l'EFEO dans des tâches d'enseignement en Indochine, qui faisaient alors l'objet de discussions. Une première étape avait été la création de postes de professeurs de chinois et de japonais dès 1901. Pelliot et Claude Maître (1876-1925) avaient été nommés à ces fonctions respectives. Il s'agissait de développer l'enseignement en Indochine et même en Chine, dans le cadre des efforts de pénétration de la France dans la région du Yunnan. Un projet de réorganisation complète de l'enseignement en

Indochine est mis sur pied, pour lequel l'avis de plusieurs savants est sollicité. Une lettre de l'indianiste Auguste Barth²³ adressée à Pelliot le 3 mars 1905 permet de savoir ce qu'il en est. Barth s'inquiète du rôle que l'EFEO serait appelée à jouer dans ce projet, qui détournerait l'établissement, encore fragile, de ses missions, que rappelle Barth :

« Le domaine propre de l'École est naturellement l'archéologie et la philologie, mais entendues dans le sens le plus large ; aussi peut-on constater que, dès maintenant, son activité s'étend, pour l'Extrême-Orient, l'Inde comprise, à tout le vaste champ des sciences historiques. Tel est le caractère de l'École depuis sa fondation, et *tel il doit rester*. Nous avons là un organisme excellent, qui fonctionne à merveille, que l'étranger admire et nous envie ; on pourra, on devra le développer ; mais il faut bien se garder de le déformer et fausser par des surcharges indiscrètes. »²⁴

De fait, il s'agissait entre autres choses de créer au Tonkin des écoles secondaires et supérieures afin d'instruire de jeunes Chinois des provinces voisines,

de proposer des bourses au profit de ceux d'entre eux qui passeraient ensuite par l'École de médecine organisée au Tonkin et de créer peut-être une École industrielle où l'on donnerait, sous une forme simplifiée, des cours sur les arts et métiers. S'y ajoutait le souhait d'obtenir au profit d'enseignants français des chaires dans les établissements d'enseignement supérieur naissants de la Chine ainsi que de participer à la création en Chine de divers établissements d'enseignement secondaire et supérieur (ici une école industrielle, là une école de médecine, ailleurs une école d'administration, etc.), tous projets pour lesquels l'EFEO aurait dû intervenir, au moins indirectement, dans la formation des enseignants. Quand Pelliot partira pour l'Asie centrale, c'est son collègue Claude Maître qui le remplacera pour représenter l'EFEO dans ces entreprises. En 1905, une direction générale de l'Instruction publique est créée, et l'année suivante un Conseil de perfectionnement de l'enseignement indigène, présidé par le directeur de l'EFEO²⁵.

C'est au cours du premier trimestre 1905 que la mission de Pelliot se transforme insensiblement en projet d'expédition en Asie centrale. On ignore dans quelle mesure le séjour qu'il effectue en Russie au cours de cette période est lié à la préparation de la nouvelle mission. Il a obtenu un laissez-passer de la République française pour se rendre en Russie dès le 5 novembre 1904²⁶. Il semble qu'il ait été à Moscou à la fin de l'année 1904 et au début de 1905. Chavannes lui écrit le 3 janvier 1905 : « Je vois que vous faites trouvaille sur trouvaille à Moscou »²⁷. Il reste suffisamment de temps pour commencer d'apprendre la langue russe et entrer en contact avec les savants de ce pays avant d'entrer dans le vif du sujet.

Au début du mois d'août 1905, les préparatifs du voyage en Asie centrale commencent effectivement. À l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à l'origine de la mission, se sont adjoints le ministère de l'Instruction publique, celui des Beaux-Arts et des Cultes, le Muséum d'histoire naturelle, la Société de géographie et le Comité de l'Asie française. Émile Senart est l'âme du projet, et c'est surtout à lui que Pelliot rendra compte de sa mission. Le Comité de

l'Asie française et son président Senart en premier lieu, ainsi que le prince Roland Bonaparte, président de la Société de géographie, accordent un soutien important, de même que l'Académie et plusieurs particuliers, dont Robert Lebaudy²⁸ et le duc de Loubat²⁹, premier donateur, qui offrit 1 000 francs dès le 1^{er} août 1905. Le 2 août, Edmond Perrier, directeur du Muséum, promet 6 000 francs³⁰. Le lendemain, c'est Roland Bonaparte qui s'engage pour 5 000 francs³¹. Le même jour, le ministère de l'Instruction publique, en la personne du ministre Bienvenu Martin, propose 4 à 5 000 francs pour l'année 1905, en réponse à une demande de 20 000 francs faite par Senart³². En fait, il s'agit là de lettres de confirmation, car dès le mois de mai Pelliot écrivait à Senart que 99 600 francs avaient été promis, dont 85 600 francs seraient versés avant le départ. S'y ajoutaient pour 1907 : 10 000 francs de l'Instruction publique, 3 000 du Muséum, 1 000 de la Société [de géographie ?] et 30 000 de Lebaudy au titre du Comité de l'Asie française³³. Dans sa lettre, Pelliot indique qu'il compte emporter 60 000 francs sous forme de lettre de crédit sur le Turkestan russe de Kachgar (*sic*), et que les bagages représenteront 70 colis³⁴.

Le 19 juillet, Alfred Foucher, alors directeur de l'EFEO, envoyait à Pelliot depuis Hanoï une lettre de félicitations, mais non dénuée de réserves :

« Je vous dirai seulement en confidence que je ne suis qu'à moitié content de vous voir vous précipiter, comme il semble, vous aussi, sur le Turkestan, et prendre votre billet à la loterie à la mode : une bonne petite exploration archéologique de tous les sites que vous connaissez en Chine par les textes fournirait des résultats moins tapageurs peut-être, mais plus sûrs et non moins utiles. Sans doute vous y penserez au cours de votre voyage de retour, si vous continuez sur Pékin... ou sur Hanoï. Sans doute vous passerez par la Russie ? Je n'ai guère cru aux raisons de Grünwedel qui m'écrivit qu'il passe cette fois par l'Inde, à cause de troubles plus ou moins réels sur la frontière russe. Encore une fois bonne chance : pour moi j'ai bon espoir. Un des gros regrets de Stein était

de ne pas savoir le chinois : ce sera votre force de le savoir comme vous le savez. »³⁵

Enfin, le 21 juillet, le ministère des Colonies (dont dépendait l'EFEO) fait savoir que Pelliot conservera sa solde et que ce sera là sa seule contribution à la mission. Par un arrêté du 2 août, Pelliot est autorisé à prolonger son séjour hors d'Indochine pour une durée de deux ans³⁶. À la même date Édouard Huber est chargé des fonctions de professeur de chinois à l'École en remplacement de Pelliot.

La mission étant financée, il revient à celui-ci de choisir des compagnons de voyage. Ce seront Louis Vaillant, médecin de l'infanterie coloniale, et Charles Nouette, photographe. Le docteur Louis Vaillant, né en 1874, était le fils de Léon Vaillant (1834-1914), zoologiste, enseignant au Muséum où il fut titulaire de la chaire des reptiles et des poissons. Il connaissait Pelliot depuis sa jeunesse et fut chargé par lui de tout ce qui concernait l'histoire naturelle, des relevés topographiques et astronomiques, et de l'anthropologie. Charles Nouette (1868-1910), qui devait mourir peu après la fin de l'expédition, était photographe indépendant, installé au 25, avenue Denfert-Rochereau à Paris. Contacté par Pelliot le 14 septembre 1905, Nouette n'hésite pas à offrir son concours malgré des appointements qu'il juge minimes. Contrairement à ses deux compagnons, il perd en effet les revenus de son travail habituel pendant toute la durée de la mission.

La préparation de la mission s'étale sur plusieurs mois, presque un an, le départ étant retardé en raison des événements qui surviennent en Russie. L'agitation qui couvait depuis plusieurs années dans l'empire russe et la révolution avortée de 1905 qui en est résultée ne pouvaient faciliter l'organisation du passage de l'expédition française à travers le pays. Tout à la fin de 1905, le 28 décembre, Sergei F. Ol'denburg écrit à Pelliot :

« Cher Monsieur,

La poste fonctionne très irrégulièrement et Votre lettre me parvient après un long délai.

Je pense qu'il serait désirable de laisser passer la fatale journée du 9/22 janvier³⁷ dont l'anniversaire

peut amener de tristes complications. Nous sommes en révolution et le gouvernement n'est pas à la hauteur de la fonction. J'espère que tout se passera tranquillement le 9 et alors nous pouvons attendre une certaine période de calme (relatif). Ce moment serait propice pour un passage par la Russie. Je crois que vous pouvez compter sur toutes les facilités à la douane, si vous instruisez notre Comité (Vous pouvez le faire par moi) sur la route que Vous désirez prendre. Nous pourrions en même temps Vous fournir toutes sortes de recommandations, qui Vous faciliteront le voyage jusqu'en Kashgarie où Vous serez aussi recommandé à notre Consul. Je crois seulement que vu toutes les complications actuelles, spécialement sur les chemins de fer, il sera presque impossible de procurer des passes gratuites sur les différentes lignes.

Grünwedel est à Kuca [Koutcha] et passera à Tourfan, notre expédition s'occupera spécialement de Kuca et devra dresser une carte archéologique du district.

Ne choisissez Vous pas Hami et la région entre Tourfan et Hami, très peu explorée (connaissez Vous le livre de Grum-Grshimaïlo sur le pays ?) ou comptez Vous, vu les intérêts de M. Senart, passer par la route du Sud-Khotan etc ?

Ces mois ci m'ont amené un énorme surcroît de travail [;] je ne parle pas déjà de l'état d'âme dans lequel se trouve chaque Russe [;] on a beau se dire, tous les pays ont passé par là [;] une révolution reste toujours terrible pour ceux qui appartiennent au pays où elle se fait.

J'attends avec impatience de vos nouvelles.

Bien des amitiés à Monsieur Barth, Monsieur Senart, Finot, Lévi. Bien à Vous

Serge d'Oldenburg. »³⁸

Les cinq premiers mois de l'année 1906 sont consacrés à la préparation matérielle de la mission et aux négociations avec les autorités russes sur le passage des missionnaires en Russie et l'organisation du voyage. Pelliot s'est informé sur le déroulement des diverses expéditions qui ont déjà eu lieu, celles de Nikolaj M. Prževal'skij, de Grigorij E. Grum-Gržimajlo, de Sven Hedin, d'Aurel Stein, également celle de Fernand Grenard.

Notant que Grenard avait dépensé entre 110 000 et 120 000 francs en quatre ans, Pelliot dresse la liste suivante de fournitures :

« Tentes Si on prend gde tente kirghize ronde (deux chevaux pour la transporter) (*ui*, yourte)

Si on prend tente kirghize ordinaire, est assez lourde, moins chère, pas très fraîche en été.

Tente anglaise à double toit est, quand il n'y a pas absolument grand froid, la plus commode, moins lourde. Calculer prix du transport jusque sur place.

Grande tente abri armée russe permet de tenir plus mais elle est sans murs

droits. A suffi à Grenard-Dutreuil.

Armes Avoir des Berdan. Fusils de chasse [mot illisible].

Chevaux Acheter à Och. On en trouve aussi de bons Mongols à Kharachar. Carte russe en verstes au ponce (Turkestan chinois). On la trouvera à Tachkend.

Emporter peut-être quelques instruments de travail ([mot illisible], leviers) de Tachkend (il n'y en a pas encore à Kachgar).

Cordes du Turkestan chinois meilleures que celles du Turkestan russe. Bâts d'Andidjan et Kachgar meilleurs que ceux de Tachkend

Acheter la sellerie à Tachkend.

Acheter à Moscou ou Tachkend bottes (2 paires, [mot illisible] et tiges), dans lesquelles on peut mettre des bas de feutre. Les pimyi (gros valenki) sont confortables, mais ne passent pas dans les étriers.

[mot illisible] du Turkestan russe un ou deux musulmans. Cuisiniers du Turkestan.

Cognac, café (champagne)

Prendre thé à Tachkend, car à Kachgar et ailleurs guère que du thé en brique. Bougies russes bonnes à Kachgar, Koutcha, etc.

Il n'y avait pas de pétrole au Turkestan chinois du temps de Grenard ; le cas échéant, serait bon d'en emporter un peu de Tachkend.

Acheter à Tachkend petit poêle pour la tente. Des boîtes de beurre de table.

Un peu de curry (il n'y en a pas dans le pays) (quelques flacons)

Quelques boîtes de lait conservé. Quelques boîtes de

légumes.

Du corned-beef, des sardines, etc.

Quelques boîtes à musique. Lanternes magiques.

Trois ou quatre Coran dorés sur tranche, éd. de Leipzig (chez Leroux ou Maisonneuve)

Quelques montres en argent.

Acheter quelques khalat à Tachkent pour cadeaux.

Quelques canifs, petits [mot illisible] possible.»³⁹

Grenard, interrogé sur la question, répond ainsi à Pelliot (26 mars 1906) :

« Cher Monsieur,

Nous nous sommes servis de charrettes ou arba dans le Turkestan chinois entre Kachgar et Khotan. Ces charrettes sont attelées de 4 chevaux et portent 600 kilogr. Elles ne sont pratiques que pour les bagages que l'on veut transporter d'un point à un autre sans y toucher en cours de route. Les prix sont les mêmes que pour les chevaux : 3 ½ à 4 tael* (* 11-14 tengas de Kachgar par voiture et par étape) par tonne et 100 kilomètres. La vitesse commerciale est aussi la même : 35 kil. par jour ; mais avec des chevaux la journée est plus vite terminée.

En ce qui concerne le lait, ma mémoire m'a trompé parce que je ne me sers pas moi-même de lait pur. On trouve dans les oasis du Turkestan tout le lait de vache dont on peut avoir besoin. Les indigènes mangent le matin avec leur thé de la crème fraîche faite avec du lait de vache. Dutreuil de Rhins la trouvait très bonne.

Veuillez me croire, cher Monsieur, votre bien dévoué,
F. Grenard. »⁴⁰

Pelliot s'est également informé, par l'intermédiaire de Vaillant, auprès d'Émile Muller, professeur en retraite, membre de la Société de géographie, installé à Tachkent. Muller, dans une lettre du 14 janvier 1906, conseille

« de demander à l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg des lettres de recommandation pour le gouverneur général de Tachkent ; de demander un permis de port d'armes ; de vérifier la sécurité et de choisir la route en fonction de cela, c'est-à-dire soit par fer, Batoum-Bakou, soit par Orenbourg ; de

traverser la mer Caspienne par bateau (traversée durant 18 h), de choisir des hôtels avec propriétaire français (plus facile) ; d'acheter des chaussures, des bougies, etc. »⁴¹.

G. E. Grum-Gržimajlo, qui a conduit avec son frère plusieurs expéditions en Asie centrale et jusqu'en Mongolie, apporte à Pelliot des renseignements précieux. Ses recommandations ont trait là encore aux détails matériels de l'organisation du voyage, auxquels s'attache Pelliot car il souhaite éviter les ennuis dus à une mauvaise préparation. Sont évoqués ainsi l'utilisation d'un bât à fourche pour porter la tente, la charge supportée par les chevaux, la dimension des coffres à porter, le choix des chevaux, les soins à leur apporter (le médecin de l'expédition faisant office de vétérinaire), le choix des selles, cosaques ou américaines, et des étriers, des ferrures, etc. L'explorateur russe recommande en outre de se munir de bottes et de valenkis (bottes de feutre utilisées pendant l'hiver), de chemises russes à col, de cadeaux, d'essence de canneberge pour purifier l'eau, etc.⁴².

Dans une lettre du 24 mars 1906, Grum-Gržimajlo donne à Pelliot des précisions sur le transport des bagages à travers la Russie, qui devront être plombés :

« Cher Monsieur,

À l'époque où, pour affaires de service, je n'allais pas pendant quelques jours à la Direction Générale des Douanes, mon adjoint a formulé pour le Ministre des Finances un rapport au sujet de l'admission des bagages qui Vous accompagnent ainsi que des bagages qui passeront par Libau.

Aux termes de ce rapport, qui a été affirmé par Son Excellence, tous les colis formant vos bagages devraient être plombés par les bureaux de douane d'entrée et Vous délivrés à Kachgar, ce dont l'Ambassade de France a été informée.

Voyant qu'une pareille solution de la question ne pouvait pas Vous arranger, j'ai préparé un nouveau rapport d'après lequel Vous aurez à présenter Vos valises à main à la douane de Cocand et l'agence de transport y remettra les bagages qui passent par Libau, après quoi Vous rentrerez en possession de

tous les colis qui ultérieurement ne subiront plus de contrôle douanier à Srzechtam ni à Kachgar.

Espérant que cette façon correspond tout à fait à Vos projets de voyage, je Vous prie, cher Monsieur, d'agréer les assurances de ma considération distinguée.

Gr. Groum-Grgimaïlo. »⁴³

C'est qu'en effet les bagages étaient nombreux. 67 caisses furent expédiées de Paris au Havre, puis chargées sur le vapeur *Moskov* à destination de Libau (l'actuelle Lipāja en Lettonie) par les soins de la compagnie maritime Bauzin le 1^{er} juin 1906. L'acheminement des bagages était ensuite prévu par voie ferrée en direction d'Aleksandrovo, Moscou, Orenbourg, Tachkent, Kokand et enfin Andijan, après quoi le voyage se poursuivrait avec chevaux et charrettes. Les colis arrivent bien à Libau, mais l'agence de transports internationaux Schreter de Paris informe Pelliot que les formalités douanières auront lieu à Kokand et non à Andijan⁴⁴.

Dans les papiers de Pelliot ont été conservées nombre de factures détaillant les vivres et les objets composant les colis expédiés : lait, beurre, sucre (100 kg), champagne (25 demi-bouteilles de la marque Coste-Folcher étiquetées « Mission Pelliot »), rhum et armagnac (6 bouteilles-litres de chaque). La liste complète des 67 colis est dressée par la Compagnie des bateaux à vapeurs réunis (Det Forenede Dampskibs Selskab) de Copenhague, à savoir :

- « - 8 caisses pharmacie
- 1 c. campement
- 1 c. armes (4 fusils de chasse et 3 revolvers) [en fait deux fusils de chasse, une carabine Winchester et une carabine Flaubert]
- 4 c. produits alimentaires⁴⁵
- 4 c. papeterie
- 1 c. fourrures
- 18 c. appareils divers
- 1 c. appareil divers
- 2 c. vêtements
- 4 c. malles vêtements
- 1 c. pieds pour appareils photographiques

- 1 c. matériel de cuisine
- 2 c. vêtements divers
- 1 c. bidons vides
- 2 c. sellerie
- 1 c. bouteilles vin Champagne
- 2 c. lait
- 6 c. vivres
- 4 c. sucre
- 1 c. conserves de viande
- 1 c. boîtes à musique
- 1 c. eau de vie (30 kgs)

Total 2 466,5 kg. »⁴⁶

Il faut encore ajouter à cette liste 6 autres colis qui ont été plombés à Aleksandrov et 17 autres expédiés à Andijan par une voie différente et arrivés avant les autres, soit en tout 90 colis. Pelliot, dans ses *Carnets de route*, écrit à la date du 27 juillet 1906 que tout cela pèse environ 200 pouds, soit presque 3,3 tonnes, « et il faut leur ajouter ce que nous achèterons encore à Andidjan et Och... Notre bagage paraît à tous formidable »⁴⁷. Au cours de la mission plusieurs envois compléteront cet ensemble imposant, y compris un envoi de trois porte-plumes Parker, adressés à Och le 10 novembre 1906 par la maison Gaffré, 38, rue de Turenne à Paris⁴⁸.

La traversée du territoire russe avait fait l'objet de négociations délicates avec les autorités du pays. Les bouleversements politiques et les grèves ne facilitaient pas la préparation du voyage. En février 1906, Pelliot remet à un colonel russe (Adatach ?) des indications et des demandes précises :

« Expédition Pelliot en Asie Centrale

Cette expédition scientifique a été organisée sur l'initiative du Comité français de l'Association Internationale pour l'exploration de l'Asie Centrale et de l'Extrême-Orient. Les fonds ont été souscrits par le Ministère de l'Instruction publique, l'Académie des Sciences, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le Museum d'Histoire naturelle, les principales sociétés de géographie et quelques particuliers.

L'expédition est menée sous la direction de M. Pelliot.

Les membres français sont :

M. Paul Pelliot, professeur de chinois à l'École

française d'Extrême-Orient à Hanoï,

M. Louis Vaillant, médecin major de 2^e classe de l'armée coloniale,

M. Nouette, photographe.

Le personnel indigène se recrutera sur place, tant au Turkestan russe qu'au Turkestan chinois.

Les facilités que je serais heureux d'obtenir des autorités russes sont les suivantes :

1^o Communication des livres, cartes et documents publiés par l'État Major général à Saint-Pétersbourg et l'État-major de cercle à Tachkend, et dont presque aucun n'existe en France. Je souhaiterais principalement ainsi :

La carte d'état-major russe de la frontière russo-chinoise et de la Chine septentrionale,

Les *Sborniki geografii, topografi i statistiki cheskih materialov po Azii*, publications sur l'Asie centrale et la Chine de la section de statistique militaire de l'état-major général⁴⁹.

2^o Si possible, gratuité de transport pour moi et mes deux compagnons et pour notre matériel sur les chemins de fer russes. Notre matériel s'élève approximativement à 3 000 kilogrammes, et tiendrait certainement dans un wagon. Ce matériel se compose d'instruments d'astronomie et de topographie, de matériel photographique, de provisions de bouche, d'objets de campement et de médicaments.

3^o Entrée en franchise de notre matériel, qui ne fait d'ailleurs que traverser le territoire russe. En particulier, libre passage pour trois fusils de chasse et trois revolvers, avec leurs munitions.

4^o Recommandation pour les autorités russes du Turkestan, en particulier pour le gouverneur général à Tachkend. Éventuellement aussi pour le consul russe de Kachgar, d'Ouroumtsi.

5^o Autorisation d'acheter à Tachkend quelques fusils Berdan avec leurs munitions, et aussi, le cas échéant, quelques objets de campement comme une tente militaire russe.

6^o Vouloir bien prier le consul russe de Tchougoutchak [Tacheng 塔城, au nord du Xinjiang] de consentir à transmettre par télégraphe russe les télégrammes que nous lui ferons parvenir de Kachgarie par le télégraphe chinois.

Notre itinéraire sera par Alexandrovo, Moscou,

Orenbourg, Tachkend, Kachgar, Koutcha, le Lob Nor, Cha-tcheou, Si-ngan-fou, Ta-t'ong-fou au Chan-si, Pékin. Le voyage doit durer deux ans. »⁵⁰

Au cours des mois qui suivent, les négociations deviennent plus complexes, les autorités russes formulant de leur côté des exigences, avec en particulier l'entrée en scène du Finnois Carl Gustav Mannerheim.

22. Arrêté du 5 juillet 1904, « Documents administratifs », *BEFEO* 4/3, 1904, p. 804. L'année suivante, il est précisé dans la « Chronique » du *BEFEO* que Pelliot est en congé. *BEFEO* 5/3-4, 1905, p. 478.

23. Auguste Barth (1834-1916), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'un des fondateurs de l'EFEO avec E. Senart et le linguiste Michel Bréal (1832-1915).

24. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 24.

25. Sur cette intéressante question, voir la « Chronique » du *BEFEO* 6/3-4, 1906, p. 452-463, notamment le discours de Paul Beau (1857-1926), gouverneur général, à la première session du Conseil le 11 avril et le texte de la conférence donnée par Claude Maître à Marseille, au Congrès de l'enseignement laïque français aux colonies et à l'étranger, le 24 septembre 1906.

26. Papiers Pelliot, musée Guimet, C 21.

27. Papiers Pelliot, musée Guimet, C 25. On évoque parfois un voyage de Pelliot en Russie au cours de l'hiver 1905-1906, mais d'après les papiers qu'il a laissés Pelliot était à Paris jusqu'à la fin de l'année 1905 et rien ne laisse supposer un séjour en Russie au cours du premier semestre 1906, pendant lequel ont lieu les préparatifs à Paris et les négociations avec les autorités russes.

28. Robert Louis Lebaudy (1869-1931), membre de la dynastie sucrière qui possédait la plus importante raffinerie de France, nourrissait une passion pour les aéronefs dirigeables.

29. Joseph-Florimond Loubat (1831-1927), dit duc de Loubat, Américain fortuné, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et bienfaiteur de cette institution.

30. Edmond Perrier (1844-1921), zoologiste, professeur au Muséum, directeur de cet établissement de 1900 à 1919.

31. Roland Bonaparte (1858-1924), petit-fils de Lucien Bonaparte, géographe et botaniste, réunit un herbier particulièrement important.

32. Jean-Baptiste Bienvenu Martin (1847-1943) fut directeur au ministère des Colonies de 1894 à 1897. Il devint ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes au début de l'année 1905, avant d'être élu sénateur de l'Yonne la même année.

33. Les sommes varient un peu selon les documents auxquels on se réfère. D'après un brouillon de lettre au président du comité français de l'Association internationale pour l'exploration et l'étude de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient, daté du début d'août 1905, Pelliot réclamait 20 000 francs au ministre de l'Instruction publique pour compléter des frais de mission évalués à 60 000 francs. Il note que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres apportera 18 000 francs pris sur le legs Benoît-Garnier et que cette somme sera portée dès que possible à 30 000 francs ; tandis que les aides particulières se monteront à 10 000 francs. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 27.

34. Lettre à Senart, 16 (ou 26) mai 1905, Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 28.

35. Papiers Pelliot, musée Guimet, C 24.

36. « Documents administratifs », *BEFEO* 5/3-4 (1905), p. 508.

37. Les deux calendriers, julien et grégorien, étaient alors utilisés en Russie. C'est seulement lors de la révolution bolchevique de 1917 que le calendrier grégorien fut adopté officiellement. Le 9/22 janvier est la date du fameux « dimanche rouge » au cours duquel eut lieu à Saint-Petersbourg une importante manifestation de plus de cent mille personnes, sur qui l'armée ouvrit le feu. Cette journée apparaît comme le premier signal de la révolution russe.

38. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 24.

39. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 64.

40. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 25.

41. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 22.

42. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 64.

43. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 25.

44. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 56.

45. Ce sont sans doute les 3 caisses contenant des boîtes de pommes de terre, choux, épinards, oseille, julienne, choux fleurs, navets et choux de Bruxelles + 1 caisse avec pruneaux, abricots, pêches, pommes, reines-claude, poires, facturées par la maison Ch. Prevet et C^{ie}, Cie française d'alimentation, 48, rue des Petites Écuries, Paris, le 3 mai 1906.

46. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 56.

47. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 18.

48. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 30. Le propriétaire de la maison Gafré semble avoir été un proche de Pelliot, un bon vivant porté sur la gaudriole qui donne à son « vieux Paul » des nouvelles de Paris : « La ville est calme et les apaches ne veulent pas qu'on supprime la guillotine ; ils disent que c'est une vieille habitude et qu'on n'a pas le droit de les en priver... »

49. Il s'agit de la *Collection de matériaux géographiques, topographiques et statistiques relatifs à l'Asie*, publiée entre 1883 et 1914 par l'état-major général russe, reproduite en ligne par E. J. Brill en 2006.

50. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 26. Sur la copie de cette demande, Pelliot a indiqué au crayon que celle-ci n'a probablement été remise que le 18 mars.

Mannerheim, compagnon vite quitté



Pour accepter les demandes de Pelliot, les autorités russes proposent en effet que le Français intègre à sa mission un compagnon de voyage qui travaillerait au profit de la Russie. Compte tenu des objectifs clairement affichés de la mission française, qui n'avaient rien de militaire, il convenait de donner un tour visiblement scientifique à la partie russe. C'est un Finnois, Carl Gustav Mannerheim (1867-1951), militaire de l'armée russe, fraîchement promu au grade de colonel, que l'état-major russe désigne pour accompagner Pelliot. Mannerheim a suivi des cours d'ethnographie et de linguistique. C'est un parfait francophone. Officiellement, la mission qui lui est confiée est entièrement civile – c'était d'ailleurs une exigence de Pelliot. Mannerheim a en réalité deux missions, l'une à caractère géographique, ethnographique, linguistique et naturaliste, voire archéologique, proche de celle de Pelliot, qui sert en quelque sorte de couverture ; l'autre de renseignement militaire.

C'est apparemment en mars que l'affaire se traite. On trouve dans les papiers de Pelliot un projet de conversation, non daté, avec Monsieur de Mannerheim, de la main du sinologue français :

« M. P., sur la demande du ministère des affaires étrangères français et dans le désir d'être agréable au gouvernement russe, consent à accepter pour compagnon M. de M. sous les réserves suivantes :

1^o M. P. sera censé ignorer la qualité véritable de M. de M.

2^o Il sera admis que M. de M., entreprenant de son côté un voyage à titre privé au Turkestan chinois, s'est rencontré fortuitement à Och avec la mission P., et là a obtenu de M. P. l'autorisation de faire route avec lui.

En d'autres termes, M. de M. ne sera pas incorporé absolument à la mission P., mais se juxtaposera à elle. [ajout : C'est la seule façon pour M. P. de se couvrir vis-à-vis des sociétés savantes françaises.] C'est bien ce dont il avait été question à St. Pétersbourg, puisque les frais de M. de M. doivent être payés sur des fonds

spéciaux, sans que sa caisse se confonde avec celle de la mission P.

Par suite, et en mettant les choses au pire, si l'identité véritable de M. de M. venait à être découverte, il en pourrait résulter un danger pour le succès de la mission française, M. P. serait autorisé à dire qu'il ignorait la qualité d'officier de M. de M.

M. P. fait remarquer à ce propos qu'il n'avait pas été question à Saint-Pétersbourg de changer le nom de M. de M., ni même sa nationalité. On devait se borner à ne pas révéler qu'il était officier, et à ne pas mentionner sur ses papiers qu'il était russe. Si le gouvernement russe estime plus prudent de procéder aujourd'hui autrement, il est bien entendu que M. P. ne connaîtra officiellement M. de M. que sous la qualité que celui-ci prendra vis-à-vis des autorités chinoises.

Enfin ces conditions supposent que M. de M. sera muni d'un passeport indépendant pour voyager au Turkestan chinois, et où le nom de la mission

P. ne sera pas mentionné. Le passeport de la mission est d'ailleurs établi nominativement pour M. P. et ses deux compagnons, et comme ce passeport est à Koutcha, il ne peut être question de le faire modifier.

M. P. rappelle en outre que les demandes d'autorisation transmises pour sa mission par l'ambassade de France il y a un mois ½ sont encore restées sans réponse. Il y a là un retard qui peut être préjudiciable à la mise en route de la mission en temps utile. M. P. désirerait en conséquence être autorisé à faire suivre tous ses bagages dans un wagon attelé aux trains postaux, ainsi qu'il a déjà été fait pour d'autres voyageurs, au lieu d'être obligé d'attendre au Turkestan russe que les dits bagages aient rejoint par la voie très lente de la petite vitesse. »⁵¹

Ce n'est qu'au cours du mois de mai que les négociations avec l'ambassade de Russie en France, qui ont été menées dans la discrétion, sont achevées. C'est ce qu'indique le courrier adressé à Pelliot par l'ambassade de Russie le 21 mai. La réponse officielle, émise par le ministère des affaires

étrangères de Russie, date du 23 avril/6 mai 1906 et est transmise à Pelliot le 15 mai. Les demandes de Pelliot aux autorités russes, à savoir l'assistance de deux cosaques, les cartes et livres concernant l'Asie centrale, les objets de campement, les fusils Berdan, le libre passage du matériel sans visite douanière, les revolvers et munitions, tout cela a été accepté⁵².

Dès le 17 avril, Pelliot avait écrit à Mannerheim que tout était réglé pour ce qui était de sa participation à la mission, mais en même temps il évoquait la participation d'une autre personne, le comte Pehr Louis Sparre (1863-1964), peintre suédois, et surtout beau-frère de Mannerheim. Pelliot accepte qu'il se joigne à eux, mais il indique que le surcroît de dépenses ne pourra être pris en charge sur les fonds prévus⁵³. Finalement, Mannerheim sera le seul représentant « scientifique » du côté russe, mais quatre et même cinq cosaques de l'Oural sont mis à leur disposition.

Plusieurs échanges épistolaires ont lieu entre Mannerheim et Pelliot en avril-mai. Le 7 avril, Mannerheim demande à Pelliot de requérir pour lui un passeport auprès du gouvernement chinois. Le 27 avril, il entre dans les détails du matériel à emporter :

« Cher Monsieur,

Vous avez vu de mes télégrammes que votre aimable lettre ne m'est parvenue qu'à Stockholm. Je vous remercie des renseignements et de votre proposition de me faire commander du matériel photographique. Si cela ne devient pas trop encombrant pour vous, je vous prierais de prendre pour mon compte 500 plaques 9 x 12 bien emballé avec du papier calque dans de petites boîtes zinguées. J'ai acheté un appareil photographique du système Ernemann Klappkamera avec [blanc] Georg. Pour mon appareil de réserve, j'ai songé à plusieurs systèmes, mais je crois que je finirai par prendre un second appareil du même système. Au moins je n'aurai pas besoin des plaques et pellicules de deux différentes dimensions. Un photographe d'ici m'a fait venir des pellicules plates d'Angleterre. Elles sont un peu chères, mais me paraissent très portatives. Si vous avez une minute à me donner, écrivez-moi ce que pense votre

photographe de mon appareil et ses pellicules. Me conseille-t-il de prendre un autre système pour mon appareil de réserve ? Pour développer mes pellicules je n'ai rien pris[,] comptant comme vous me l'avez proposé sur l'aimable concours de votre photographe. Si vous avez changé d'idée ou quelque obstacle imprévu ait surgi, veuillez m'en prévenir afin de me donner la possibilité de compléter mes achats de matériel photographique.

Dois-je prendre quelques objets pour la cuisine ou les avez-vous en vue en même temps que les conserves ?

Après avoir lu les voyages de Prjevalsky, je vois le grand rôle que jouent en Asie les cadeaux. Je crains que 500 fr de cadeaux est un peu juste et vous prie, si vous en avez l'occasion, de m'en acheter pour 1 000 fr en tout. P. [Prjevalsky] note de petites boîtes à musique, des stéréoscopes à images pornographiques, photographies de femme en couleur, des verres (?) pour allumer, etc, comme très apprécié par les indigènes. D'ailleurs vous en savez bien plus que moi⁵⁴.

Qu'avez-vous décidé par rapport à l'achat d'une tente ? P. paraît la considérer indispensable. Qu'en pensez-vous ? Avez-vous décidé de passer par Pbg ? Je me propose de partir de Pbg vers le 5 juin.

J'ai communiqué votre lettre à Sparre que j'avais laissé à Helsingfors et je l'ai prié de se mettre en rapports directs avec vous.

En vous priant d'agréer mes salutations empressées, je me dis votre dévoué,

G. Mannerheim Grendholmen le 27 avril 1906

P. S. Dans une dizaine de jours je serai à Pbg et je vous dirai où en sont vos autorisations. »⁵⁵

Dans sa réponse, datée du 18 mai 1906 (envoyée le 19 de Saint-Mandé), Pelliot indique qu'il a acheté 500 plaques 9x12 et les produits nécessaires ; qu'il a acquis une cantine popote pour 4 personnes, plus une marmite popote pour 2 personnes, « pour les moments où nous ne voyagerons pas de concert »⁵⁶. Si les relations entre Mannerheim et Pelliot sont bonnes au départ, elles vont pâtir très vite du tempérament des deux hommes autant que de la répartition des tâches et des moyens entre les deux

parties. Dès le départ, avant même qu'ils se rencontrent à Samarcande, Pelliot reçoit une lettre de Moscou, envoyée le 8/21 juin 1906 par Fedor Fedorovic Palitzyne (1851-1923), qui signe en qualité de chef d'état-major et rappelle les engagements pris par le sinologue français envers la Russie, laissant entrevoir quelques craintes quant aux rapports qu'entreprendront les deux « missionnaires » :

« Je viens d'apprendre par le Baron Mannerheim Votre arrivée à Moscou, pour aller directement à Tachkent et y faire vos derniers préparatifs pour votre expédition scientifique en Chine.

Comme je n'aurai pas le plaisir de vous voir maintenant à St. Pétersbourg, permettez-moi de vous souhaiter le plus heureux voyage.

J'espère que Vous n'aurez pas oublié Votre aimable promesse faite durant notre conversation pendant Votre dernier séjour à Pétersbourg. Nous serons très satisfaits quand Vous pourrez nous communiquer les résultats de vos observations personnelles sur l'état politique et interne des provinces chinoises. Je tiens aussi beaucoup à recevoir les œuvres de votre expédition, qui seront imprimées.

Quant à moi, soyez sûr, Monsieur, que je tiendrai strictement la parole donnée en conséquence de vos promesses susmentionnées. Vous êtes averti déjà par le Ministère des Affaires Étrangères que tous les ordres sont donnés pour faire toutes les facilités demandées par Vous, pour contribuer au succès de Votre expédition.

De mon côté, je me permets d'espérer que Vous ferez tout votre possible pour entretenir les meilleures relations avec le Baron Mannerheim, ce qui est si nécessaire, en vue du petit personnel, pour le succès de votre longue voyage. J'espère aussi qu'avec Notre concours le voyage scientifique de M. le Baron Mannerheim n'aura pas de difficultés, et qu'il aura la possibilité de bien accaparer sa tâche.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée. »⁵⁷

Dans sa réponse du 8/21 juillet 1906, Pelliot, qui vient juste de retrouver Mannerheim à Samarcande⁵⁸, exprime des remerciements polis ; et

il explique que si la priorité est donnée à la recherche archéologique, « l'étude du passé ne nous fera pas négliger celle du présent » ; et d'ajouter en ce qui concerne le colonel finnois : « Je ferai de mon mieux pour seconder le baron Mannerheim dans ses recherches, et je ne doute pas, le sachant un parfait galant homme, que nous entretenions ensemble les meilleures relations »⁵⁹. Le 15 juin 1906 Mannerheim avait écrit d'Helsingfors qu'il rattraperait Pelliot à Tachkent ou à Och. Il emportera les valenkis, les cigares et les cartes promises. Il rappelle que deux cosaques ont été mis au service de chacun⁶⁰.

La rencontre a lieu à Samarcande, dans le train qui part pour Tachkent, le 18 juillet. Pelliot est interpellé en français : « Comment allez-vous ? C'est Mannerheim, qui arrive ; il est dans le compartiment voisin du nôtre »⁶¹. Deux jours plus tard, Mannerheim manifeste un premier agacement à l'encontre de Pelliot qui s'irrite de la lenteur des autorités à répondre aux promesses faites, notamment à propos des fusils et des munitions⁶². Cet agacement devient rapidement réciproque, en particulier vers la mi-août, lors d'une visite à une vieille reine kirghize, cavalière de 96 ans, non loin d'Och, quand Mannerheim tient à immortaliser la rencontre par des photographies⁶³. Les frictions se poursuivent lors d'une partie de chasse au cours de laquelle Mannerheim semble mettre en doute les qualités de tireur de Pelliot (qui pratiquait le tir à Saint-Mandé dans le club dont son père était président, et qui s'était illustré en 1900 en faisant le coup de feu contre les Boxeurs), puis lors d'une *tomacha*, lutte à cheval pour une chèvre dont on a coupé la tête, à Tachkent, et à propos d'achats de parures kirghizes et d'un métier à tisser par Mannerheim, enfin à propos de la manière dont Pelliot détermine les étapes. Une explication franche entre les deux hommes a lieu le 26 août, à peine plus d'un mois après leur rencontre et juste après leur arrivée sur le territoire chinois. Pelliot expose ainsi son point de vue :

« En attendant le dîner, j'ai causé avec Mannerheim. Il fallait éclaircir sa situation vis-à-vis de notre mission, et fixer dans quelle mesure il pouvait s'en dire membre. Je lui ai répondu que le ministère n'ayant

pas voulu prendre la responsabilité de me demander par écrit son adjonction, je ne pouvais engager le ministère malgré lui, et que par conséquent il pouvait dire qu'il voyageait avec nous mais rien de plus. Mannerheim a été fort contrarié. Je lui ai expliqué en outre qu'étant donné sa complète indépendance, je ne pouvais prendre la responsabilité de compter officiellement dans ma mission quelqu'un sur qui je n'avais aucun contrôle. Il m'a répondu que je lui rendrais un bien plus grand service si, tout en lui laissant cette indépendance complète qu'il ne veut pas aliéner, je lui laissais le droit de se prévaloir d'une autorisation du gouvernement français. Cette combinaison, tout à mon désavantage, n'a naturellement pas eu mon assentiment. Mannerheim m'a dit qu'il écrirait peut-être au général Palitzine pour le mettre au courant de cette situation. À merveille, mais c'est Mannerheim qui depuis Och a accentué de toutes façons son indépendance vis-à-vis de nous. »⁶⁴

Deux jours plus tard, c'est au tour de Mannerheim de s'épancher dans son Journal : selon lui, la froideur qui s'est développée tient probablement au fait que les cosaques accordés aux deux hommes ont été placés sous son commandement exclusif, car il parle bien leur langue, et que la subvention demandée à la Russie par Pelliot n'a pas été versée. Mannerheim a surtout été irrité par la volonté de domination de Pelliot, son côté poseur, sa pédanterie, sa volonté de contrôler tout et tout le monde, jusqu'au nombre de morceaux de sucre qu'il est permis de mettre dans son thé ou dans son café. C'est pourquoi il a pris ses distances. Il sent que Pelliot est devenu hostile à son compagnon de voyage et qu'il se plaît aux difficultés qu'il éprouve⁶⁵. Finalement, après quelque hésitation, et alors que Pelliot se dirige vers Kachgar, Mannerheim reste à Kyzyl Uï (Kyzyl oï) : « Nous lui laissons la marmite de campement, le tiers du pain, le tiers du riz, et nous mettons en route pour Kachgar »⁶⁶.

La rupture est désormais consommée : Mannerheim voyagera séparément. Les deux hommes ne se reverront plus, pas même à Pékin : lorsque Pelliot y parvient, Mannerheim est déjà parti. Seules quelques missives sont échangées, sur un ton aimable. Pelliot

livre quelques informations sur le déroulement de sa mission. Mannerheim a entendu dire que Pelliot avait ramassé une fortune en objets d'or ⁶⁷. Et tandis que Pelliot évoque succinctement les résultats de ses fouilles, Mannerheim raconte ses expériences de chasse. Il envoie à Pelliot des boîtes de caviar, trois boîtes à deux reprises...⁶⁸ Alors qu'il se trouve à Lanzhou, Mannerheim écrit à Pelliot le 8 mars 1908 une lettre que celui-ci trouvera lors de son passage le 17 juillet ; il ignore alors où se trouve Pelliot (il est à Dunhuang). Plusieurs lettres sont échangées à propos d'un cosaque qui a été renvoyé en Russie, Takhvatouline. Mannerheim, qui a l'autorité sur les cinq cosaques mis à disposition, demande à Pelliot des explications et lui rappelle qu'il devra rembourser la somme correspondant à l'entretien de ce Russe pour la période correspondant au reste de la mission (soit deux ans)⁶⁹. Pelliot garde avec lui deux autres cosaques, Siméon Petrovitch Bokov et Chirvan Iliazov. Ces deux-là seront nommés, après la mission, chevaliers du Dragon de l'Annam⁷⁰.

Si la collaboration de Pelliot et Mannerheim a rapidement été un échec, le Finnois n'a pas été le seul à demander à participer à la mission française. Un autre Finnois, peintre comme le comte Sparre déjà évoqué, Hugo Elias Backmansson (1860-1953), semble avoir été lui aussi candidat au voyage. On ne le sait guère que par une lettre du 8 avril 1906, adressée par lui à Pelliot, dans laquelle il indique que sa participation à la mission Pelliot a été refusée par ses supérieurs au prétexte que deux « Russes » ne pouvaient y participer à la fois – l'autre étant Mannerheim⁷¹.

Mais dès avant cette date, une autre proposition encore avait été faite à Pelliot, celle-là par le sinologue italien Lodovico Nocentini, professeur à l'université de Rome, qui représentait l'Italie au sein de l'Association internationale pour l'exploration et l'étude de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient. Alors que Pelliot est en pleins préparatifs, le 9 mars 1906, Nocentini lui écrit qu'il a demandé à Cordier d'agréger à la mission Pelliot un représentant du comité italien de l'Association internationale siégeant à Saint-Pétersbourg. Cette demande est appuyée par

l'académicien Radlov, qui écrit lui aussi à Pelliot, le 1/14 mars, et évoque l'éventualité de la participation d'un certain Dr. Vacca, sinologue, à la mission. Il demande le coût du voyage pour une personne, les dates de la mission, les privilèges accordés en Asie centrale et en Chine, etc. Giovanni Vacca (1872-1953) est un mathématicien qui s'est mis à l'étude du chinois depuis un an à Florence. Pelliot, embarrassé, répond à Nocentini en exprimant un refus poli mais motivé dont nous avons connaissance grâce au brouillon très raturé qu'il a laissé :

« Monsieur et cher collègue,

Vers la fin de mon récent séjour à Saint-Pétersbourg, Monsieur l'académicien Radlov⁷² m'a fait part de votre proposition d'adjoindre à mon expédition en Asie centrale un sinologue italien, le Dr. Vacca. Bien que je fusse très sensible à la sympathie dont une telle offre s'inspirait, je ne pouvais naturellement m'engager sans connaître l'avis du Comité français, auquel revient l'initiative de ma mission. Il est impossible de réunir le Comité avant une huitaine de jours, mais je ne veux pas tarder plus longtemps à vous donner du moins les renseignements pratiques que vous souhaitez.

Notre départ de Paris est fixé à la fin d'avril. Notre itinéraire probable, sans préjudice des modifications que le progrès même de nos recherches pourra y apporter par la suite, passe par Kachgar, Koutcha, le Lob Nor, Cha tcheou, Si ngan fou, Ta t'ong fou au Chan-si et Pékin. La durée du voyage est d'environ deux ans. Il est difficile d'indiquer d'une façon précise les frais pour chaque membre, 25 à 30 000 francs.

Nous ne jouirons théoriquement, en Chine même, d'aucun privilège spécial. Tout est déjà organisé. Je puis vous dire que nous voyageons comme mission officielle française et que les gouvernements russe et chinois ont connu notre expédition par l'intermédiaire officiel de notre ambassade à Saint-Pétersbourg et de notre légation à Pékin. Je crois donc que, le cas échéant, vous devriez suivre la même voie. Je vous avouerai d'ailleurs, pour en avoir fait moi-même l'expérience toute fraîche, que les préparatifs d'une expédition comme la nôtre sont plus importants qu'on ne croirait à première vue, et d'autre part les lenteurs

inhérentes à des transmissions par voie officielle me font craindre que le Docteur Vacca ne puisse être prêt avant plusieurs mois.

Je vais en outre, à titre purement personnel, apporter votre attention sur deux considérations dont l'importance ne vous échappera pas. Nul plus que moi ne souhaite voir collaborer la science française et la science italienne. Mais vous savez que pour vivre pendant deux ans une vie commune de tous les instants, il ne suffit pas que les hommes aient les uns pour les autres de l'estime ou même de la sympathie, il y faut avant tout un accord absolu des caractères que je ne préjuge pas et seules des relations préalables peuvent permettre aux intéressés de prendre en quelque sorte la mesure de leurs tempéraments respectifs. Je ne doute pas qu'il me serait possible de m'entendre avec le Dr. Vacca. Cependant j'hésiterais à accepter pour compagnon, dans un voyage dont nous ne pouvons affirmer qu'il sera exempt de complications, quelqu'un que je n'ai jamais vu. [...] Dans une entreprise comme la nôtre, où la difficulté et la cherté des transports s'opposent à la présence d'un personnel nombreux, il est désirable que chaque membre nouveau représente une spécialité nouvelle. J'ai assumé de poursuivre moi-même les recherches philologiques et archéologiques qui ont été le but premier et demeurent l'objectif principal de notre expédition. Le docteur Vaillant s'est chargé de constituer des collections d'histoire naturelle. La présence d'un photographe, M. Nouette, nous permettra de faire connaître, par des reproductions fidèles, un grand nombre de monuments que les conditions locales condamnent à une ruine prochaine. Sans doute nous n'avons pas la prétention d'épuiser aucun des sujets auxquels nous toucherons. Mais je crains que le Dr. Vacca ne soit tenté de pousser ses recherches dans un sens où je me vois forcé de limiter à l'avance son action. Il est possible en effet que les ministères ou les sociétés scientifiques qui feraient les frais de la mission du Dr. Vacca souhaitent lui voir constituer des collections qui prendraient place dans les musées et les bibliothèques d'Italie. Or, chargé moi-même de diriger une expédition, pour laquelle les institutions scientifiques françaises ont consenti de forts subsides,

je compte recueillir en aussi grande abondance que possible, des manuscrits, des inscriptions, des peintures, des sculptures. Je ne pourrais admettre d'avoir à mes côtés quelqu'un qui poursuivrait une œuvre parallèle à la mienne, et qui, en dépit de nos sentiments de bonne confraternité scientifique, en arriverait fatalement à se mettre en concurrence avec moi. Il ne peut donc être constitué dans tout ce voyage qu'une seule collection archéologique destinée aux musées et bibliothèques de Paris.

[...]

Tels sont, Monsieur et cher collègue, les principaux renseignements que je puis vous fournir, en même temps que les quelques objections que je crois devoir vous soumettre. Encore une fois, je ne le fais qu'à titre purement personnel. Il appartiendra au Comité même de vous faire connaître à bref délai ses intentions. Je serai heureux que de votre côté vous veuillez bien me

tenir au courant de ce que vous ferez.

Veuillez agréer, je vous prie, l'assurance de mes sentiments très dévoués. Paul Pelliot. »⁷³

Face aux réticences exprimées par Pelliot, Nocentini suggère dans une nouvelle lettre, du 4 avril, que Vacca se limite à l'anthropologie et à l'ethnographie et qu'il ne rapporte rien pour les musées⁷⁴. Il est évident que cette argumentation ne pouvait satisfaire Pelliot, qui n'avait cure de s'encombrer d'un collègue ne disposant d'aucun programme. Sa réserve quant à la bonne entente entre les membres de l'expédition était justifiée mais, pour ce qui concerne Mannerheim, il n'avait pas le choix puisque la présence de Mannerheim était une des conditions posées par les autorités russes à leur assistance à la mission française.

51. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 27.

52. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 36.

53. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 27.

54. Pelliot conserve une note non datée mentionnant les cadeaux réservés pour Mannerheim : « Reste dû à Mannerheim : 9 paires ciseaux, 18 chaînes de montre argent, 1 Coran éd. de Leipzig, 1 Coran éd. arabe à 8.00, 500 cartes postales portraits 35.00, [500] vues et divers 25.00, [500] nus 45.00. » Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 56.

55. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 23.

56. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 23. Harry Halén, qui a réédité le journal de voyage de Mannerheim (*Across Asia from West to East in 1906-1908*, tr. E. Birse, rev. H. Halén, Helsinki, Otava, 2008), a publié par ailleurs plusieurs lettres de Pelliot à ce dernier : H. Halén, « Mannerheim and the French Expedition of Paul Pelliot », in *Aspects of Research Into Central Asian Buddhism in Memoriam Kōgi Kudara*, P. Zieme éd., Turnhout, Brepols, 2008, p. 33-67.

57. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 25.

58. Voir P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008), p. 17.

59. Ceci se trouve dans un brouillon très raturé. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 25.

60. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 35.

61. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 17. Mannerheim note pour sa part que Pelliot eut quelque difficulté à le reconnaître, sans moustache et en vêtements civils. Vaillant, doté d'une longue barbe, lui paraît intelligent, tandis que par ses manières et son apparence extérieure Nouette ressemble à un sergent retraité. C. G. Mannerheim, *Across Asia from West to East in 1906-1908*, tr. E. Birse, rev. H. Halén, Helsinki, Otava, 2008, p. 15. Quand à Pelliot, dans une lettre du 25 juillet adressée à Senart depuis Tachkent, il parle à propos de Mannerheim d'un voyageur d'allure américaine. Cf. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 349.

62. C. G. Mannerheim, *Across Asia from West to East in 1906-1908*, tr. E. Birse, rev. H. Halén, Helsinki, Otava, 2008, p. 18.

63. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 26.

64. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 44.

65. C. G. Mannerheim, *Across Asia from West to East in 1906-1908*, tr. E. Birse, rev. H. Halén, Helsinki, Otava, 2008, p. 55-56.
66. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 46.
67. Lettre envoyée de Maralbach, datée du 7 février 1907, citée par H. Halén, « Mannerheim and the French Expedition of Paul Pelliot », in *Aspects of Research Into Central Asian Buddhism in Memoriam Kōgi Kudara*, P. Zieme éd., Turnhout, Brepols, 2008, p. 53.
68. Lettre de Pelliot envoyée de Koutchar, 25 mai 1907, et lettre de Mannerheim envoyée de Karachar, 12 juillet 1907. H. Halén, « Mannerheim and the French Expedition of Paul Pelliot », in *Aspects of Research Into Central Asian Buddhism in Memoriam Kōgi Kudara*, P. Zieme éd., Turnhout, Brepols, 2008, p. 57 et 62.
69. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 35. Voir aussi les lettres échangées par Pelliot et Mannerheim in H. Halén, « Mannerheim and the French Expedition of Paul Pelliot », in *Aspects of Research Into Central Asian Buddhism in Memoriam Kōgi Kudara*, P. Zieme éd., Turnhout, Brepols, 2008, p. 54 et suiv.
70. Le 21 juillet 1910. Papiers Pelliot, musée Guimet, C 29.
71. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 25.
72. Radlov joue un rôle important dans l'assistance à la mission Pelliot en appuyant son organisation auprès de l'administration russe. En mai ou juin 1906, il écrit à Pelliot : « Vous êtes bien heureux de pouvoir réaliser votre expédition. Ici tout est bien triste et je vois tout en noir, il est évident qu'une révolution sanglante approche.// Grünwedel et Berezofski ont été déçus – les japonais ont enlevé à Kucha les meilleures fresques et beaucoup de manuscrits !// Je vous écris très peu, car mon temps ne m'appartient presque pas.// Bon voyage – je vous souhaite de tout mon cœur une riche moisson scientifique. » Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 25.
73. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 27.
74. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 25. Finalement, Vacca voyagea seul en Chine centrale en 1907-1908. Il enseigna ensuite à Florence puis à Rome avec un double intérêt pour la Chine et pour les mathématiques.

Premières recherches à Kachgar

Pelliot et ses compagnons français parviennent dans la région de Tachkent à la fin du mois de juin 1906, après être passés par Alexandrovo et Moscou, puis Orenbourg et Samara. À Tachkent ils doivent attendre leurs bagages. S'efforçant de faire activer le transport, Pelliot doit cependant patienter près d'un mois avant que les colis puissent être dédouanés à Kokand et poursuivre la route par voie ferrée jusqu'à Andijan. Pelliot en profite pour apprendre le turc oriental (le sarte), et pour visiter les villes de Samarcande et Boukhara. La caravane de charrettes se prépare pour partir en direction d'Och et de Kachgar. Pelliot quitte le Turkestan russe sans regret : « Sur le pays et son état actuel, j'aurais pas mal à dire du point de vue d'un colonial français appréciant une colonie russe »⁷⁵.

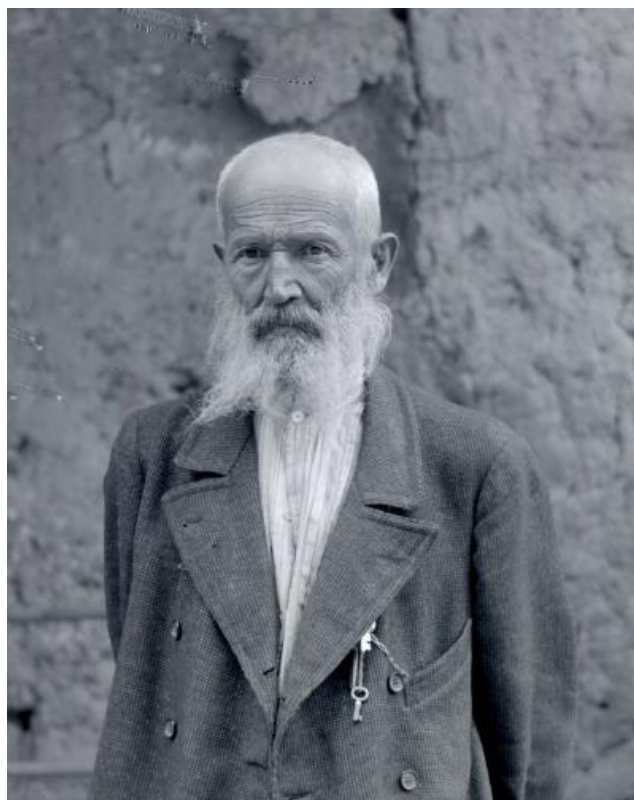


fig. 1 - Charles Nouette, *Sou Bâchi*, portrait de Monsieur Berezovsky, détail, entre le 29 juillet et le 11 août 1906. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP7193 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

La frontière est franchie le 23 août. Quelques jours avant, Pelliot rencontre Mihail M. Berezovskij (fig. 1), le « voyageur ornithologue » qui fouilla dans la région de Koutcha et qui allait devenir l'ami du sinologue français. L'explorateur russe l'informe des trouvailles des expéditions concurrentes, ce qui permet à Pelliot de préciser ses projets. Tout au long de sa mission, Pelliot s'adaptera ainsi aux circonstances et situera ses travaux beaucoup plus en passant derrière ses concurrents, là où ils ont trouvé quelque chose, qu'en s'aventurant dans des endroits encore vierges de toute expédition :

« Grünwedel et Berezovski ont trouvé à Koutcha, paraît-il, malgré l'expédition japonaise, plus qu'ils n'espéraient. Ils ont des photographies de tout ce qu'ils ont vu. [...] Les Chinois, sauf en un ou deux endroits, ne rendent aucun culte dans les sanctuaires de Koutcha, et on peut y travailler en toute liberté. D'après Berezovski, c'est von Le Coq qui est surtout digne d'éloges ; Grünwedel est beaucoup moins bon travailleur. Von Le Coq est rentré aujourd'hui, mais Grünwedel a poussé sur Kourla Kharachahr, et doit se trouver actuellement vers Tourfan ; Berezovski restera encore sans doute près d'un an à Koutcha. »⁷⁶

Les contacts de Pelliot avec Berezovskij sont francs. Ce dernier lui explique que Russes et Allemands se seraient entendus pour laisser Tourfan aux Allemands et Koutcha aux Russes, mais que Grünwedel ne s'est pas gêné pour explorer les sites de la région de Koutcha. Pelliot exprime à plusieurs reprises sa méfiance et ses critiques envers ses concurrents allemands, comme il le fait envers Aurel Stein :

« Les Allemands firent des "trous" et se conduisirent plus en "Sarte", cherchant des objets pour leurs musées plus qu'ils ne travaillaient pour la science ; c'est ainsi qu'ils ont brisé des statues pour emporter les têtes... Autant Berezovski le jeune juge peu "scientifique" le travail de collectionneur des Allemands, autant il estime le travail des deux Japonais qui les ont précédés⁷⁷ ; là où les Japonais ont fouillé, ils ont tout déblayé par principe scientifique,

même quand ils étaient convaincus de ne rien trouver. »⁷⁸



fig. 2 - Charles Nouette, *Koum Toura, vue du meng uï prise des rives du Mouzart-Daria*, entre le 13 avril et le 5 juin 1907. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP7096 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

Citant ici son collègue russe, Pelliot partagera rapidement cet avis. Il revient sur le sujet dans une lettre à Senart du 13 janvier 1907, dans laquelle le rôle de Grünwedel apparaît comme celui du vilain, n'hésitant pas à ne tenir aucun compte de l'accord établi entre les parties russes et allemandes⁷⁹. Devant passer après les Allemands, Pelliot constate que ses concurrents ont beaucoup prélevé ; au ming-wo de Kumtura (fig. 2), il constate :

« Le champ est à peu près complètement exploité, et nous nous tiendrons à quelques photographies et au relevé de quelques inscriptions. Les Allemands ont à peu près démenagé toutes les fresques, ne laissant que les parois nues. Ajouterai-je que ce travail n'a pas été sans entraîner beaucoup de ruines ? Il a fallu perdre beaucoup de fresques pour en emporter quelques-unes. Si de bonnes photographies n'ont pas été prises à l'avance, il y a là une sorte de vandalisme. Mais je me tâte, et je ne suis pas sûr que nous ne nous y serions pas laissés entraîner, le cas échéant. »⁸⁰



fig. 3 - Charles Nouette, *Kachgar, Tegurman, fouilles*, 20 septembre 1906. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP7811 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

Au cours des premiers mois, les objectifs de la mission Pelliot, qu'ils concernent l'archéologie ou l'histoire naturelle, restent peu développés et sont même décevants. Pelliot explore, après Petrovskij, les Allemands et Aurel Stein, les ruines de Tegurman/Khakanning-shahri (fig. 3) au nord de Kachgar ainsi que les « Trois grottes », ou grottes dites des Trois fenêtres, « qui n'ont d'intérêt que par la date où elles furent creusées ». Dans les ruines, Pelliot ramasse une tablette en écriture brahmī, « premier spécimen d'écriture hindoue qu'ait livré jusqu'ici l'oasis de Kachgar »⁸¹. Autre volet de la mission, les aspects linguistiques trouvent leur première expression avec l'étude d'un groupe parlant un dialecte à fond persan, les Abdal de Païnap. À chacun de ces deux sujets Pelliot consacre un article qu'il envoie à Senart, qui les fait publier dans le *BEFEO* ou le *Journal asiatique* ⁸².

Il ne néglige pas pour autant l'actualité politique et économique, et c'est dans une lettre à Senart en sa qualité de président du Comité de l'Asie française qu'il transmet ses observations sur la population et l'économie de la région de Kachgar ⁸³. La population de Kachgar ne suscite pas l'admiration du sinologue français : pays toujours conquis, au pacifisme indolent, où l'agriculture se limite au strict nécessaire, pays colonisé par la Chine dont les ressortissants s'investissent presque exclusivement dans le commerce du thé. Si le commerce est relativement

peu développé, en raison de la situation géographique de la région, Pelliot remarque que les échanges sont plus actifs avec la Russie qu'avec la Chine centrale ou avec l'Inde, en raison notamment des tarifs douaniers négociés entre le Turkestan russe et le Turkestan chinois. Une exception cependant est représentée par le corail, venu d'Italie, qui arrive non par Bakou et le Transcaspien, puis par Samarcande et Och, mais par Bombay et l'Himalaya jusqu'à Kachgar, et au-delà vers Samarcande. Soucieux de l'avenir qui attend les Kachgariens, Pelliot évoque une possible annexion russe, la position des Anglais paraissant beaucoup plus faible. Tandis que le consul russe de Kachgar est entouré de 60 cosaques, le représentant anglais, Macartney, n'a pas même droit au titre de consul, mais seulement d'assistant spécial du résident du Kashmir pour les affaires chinoises⁸⁴.



fig. 4 - Charles Nouette, *Kachgar, groupe des Européens chez Mr Macartney [consul britannique, David Fraser, Macartney et son épouse, deux missionnaires suédois, Lars Erik et Sigrid Högberg, John et Ellen Törnquist, Adolf Bohlin, Louis Vaillant, Paul Pelliot]*, entre le 29 août et le 17 octobre 1906. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP7804 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

Dès avant son arrivée à Koutcha, Pelliot s'interroge sur le déroulement de la mission de l'un de ses principaux rivaux, Mark Aurel Stein, qui, s'il informe Macartney (fig. 4) de ses déplacements, se garde bien de dévoiler ses plans à ses collègues, et même leur livre de fausses pistes : « Grünwedel croyait que

Stein allait aller à Koutcha, et Kolokolov avait le même renseignement ; et nous qui pour ne pas déplaire aux Anglais et à Stein, nous étions interdits d'aller au Sud du Lob Nor, sous condition que Stein n'irait pas au nord ! Tout ceci permet moins que jamais de savoir au juste ce que nous pourrions faire et ce que nous rapporterons »⁸⁵. Durant une bonne partie de son voyage, Pelliot s'informerait du passage éventuel de Stein qui, d'une certaine façon, le fascine : « Je serais très intéressé de faire la connaissance de ce *fellow* dans le vaste *archaeological field* de l'Asie centrale »⁸⁶. En fait les deux « missionnaires », qui échangeront de nombreuses lettres, ne se croiseront guère, ni à cette

époque ni plus tard, au point que l'on a pu dire qu'ils jouaient au chat et à la souris⁸⁷. Manifestant une certaine admiration au départ, Pelliot devient plus critique au fur et à mesure de sa mission. Ainsi à Kachgar, où Macartney lui montre les bonnes feuilles du « Final Report » de Stein sur Kachgar, Pelliot déclare :

« Je dois dire que ce que j'ai vu de ce Report ne m'a pas enthousiasmé. C'est du vieux neuf, avec pas mal d'erreurs. Du moins, pour la seule région où j'ai pu suivre pas à pas ce qu'a fait Stein, il a assez peu avancé sur ses prédécesseurs, qu'il n'a pas nommés pendant des années »⁸⁸.

75. Lettre à Senart, Tachkend, 9 juillet 1906, publiée en annexe dans P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008 p. 348.

76. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, 18 août 1906, p. 33.

77. Il s'agit du comte Ôtani et de Watanabe Tesshin.

78. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, 19 août 1906, p. 34-35.

79. Lettre annexée à P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 369.

80. Lettre à Senart, Qoum-tourâ, 25 avril 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 387. Dans une autre lettre à Senart, adressée encore de Qoum-tourâ, le 30 mai 1907, Pelliot rappelle qu'il s'est posé comme règle de ne pas toucher à des fresques en place dont il ne pouvait assurer le transport intégral. Et il déplore l'enlèvement au couteau de carrés découpés dans des peintures murales, qui n'est pas dû à l'iconoclasme de l'Islam local mais à un vandalisme scientifique. Lettre publiée *ibid*, p. 397.

81. Lettre de Pelliot publiée dans *BEFEO* 6/3-4, 1906, p. 483.

82. « Notes sur l'Asie centrale », *BEFEO* 6/3-4, 1906, p. 255-269 ; « Les Abdal de Païnâp », *Journal asiatique*, 10^e série, t. 9, janv.-fév. 1907, p. 115-139.

83. Lettre de Kachgar, 15 octobre 1906, *Bulletin du Comité de l'Asie française* 69, déc. 1906, p. 467-473. Selon le brouillon conservé par Pelliot, la lettre est adressée au secrétaire général du Comité, i. e. Robert de Caix, alors que dans le *Bulletin* elle l'est au président, Émile Senart.

84. Il deviendra consul en 1910.

85. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, 18 août 1906, p. 33.

86. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, 28 août 1906, p. 46

87. Frances Wood, « Pelliot and Stein », in *Paul Pelliot, de l'histoire à la légende*, Jean-Pierre Drège et Michel Zink éd., Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2013, p. 130.

88. Lettre à Senart, Kachgar, 1^{er} octobre 1906, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 354.

Tumushuke, premiers succès



fig. 1 - Charles Nouette, *fouilles de Tournchouq [Tumushuke, Toqquz-Saraï], vue du petit temple prise du nord-ouest*, entre le 29 octobre et le 15 décembre 1906. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP7572 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

Le 18 octobre, la mission Pelliot quitte Kachgar en direction de Koutcha, par Aqsou. À mi-chemin environ entre Kachgar et Aqsou se trouvent Maralbachî (actuellement Bachu 巴楚) et Tumushuke, sites signalés par Sven Hedin. Là, Pelliot et ses compagnons entreprennent des fouilles sur les sites de Toqquz-Saraï (fig. 1), les « Neuf hôtelleries », et de Tumushuke, le « Bec » ou le « Promontoire ». Elles durent un mois et demi et permettent de dresser un plan méthodique d'un important temple bouddhique. La mission y collecte nombre de têtes en terre cuite, plus de cent, montrant les vestiges d'une tradition hellénique : « Une petite chapelle nous a fourni à elle seule une trentaine de têtes de moyenne et de petites dimensions (fig. 2), et des bustes dont les draperies trahissent l'origine hellénique. Certaines têtes qui appartenrent sans doute à des Bouddha, ont l'air d'Apollons, et quelques corps de femmes sont dans des poses de Vénus debout, nues jusqu'à la ceinture »⁸⁹.



fig. 2 - Charles Nouette, *Tumshuq, ensemble de têtes et de fragments divers*, photographies prises à Tumshuq, entre le 29 octobre et le 15 décembre 1906. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP7566 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

Les monnaies et les morceaux de documents écrits, très fragmentaires, se révèlent de moindre importance, comme le souligne Pelliot dans sa lettre-rapport adressée au ministre de l'Instruction publique⁹⁰. Dans les domaines couverts par Vaillant, si la partie astronomique et topographique a pu être remplie, la région ne se prêtait pas au recueil de collections d'histoire naturelle. En revanche Pelliot a rencontré à Tumushuke son premier vrai succès. Peu après son arrivée, le 5 novembre, il pouvait affirmer à Senart : « Enfin, nous ne reviendrons pas bredouille ; je puis vous assurer aujourd'hui que ma parfaite inexpérience d'une exploration archéologique m'inspirait de grandes inquiétudes à ce sujet. Mais la fortune vient de nous sourire une première fois ; j'espère que ce ne sera pas la dernière »⁹¹. Les fouilles se prolongent jusqu'en décembre et la collecte est telle, avec ses 200 fragments, que Pelliot se demande s'il les emportera avec lui jusqu'à Ouroumtchi ou s'il ne vaudrait pas mieux les envoyer vers Paris à travers le Pamir. Au moment de partir, Pelliot choisit finalement d'emporter les caisses avec lui, les liaisons entre Kachgar et le Turkestan russe n'étant pas très sûres. Forte de cette réussite, qui permet à Paris de rivaliser avec Berlin, la mission se déplace alors vers Koutcha. Cette expérience nouvelle a convaincu Pelliot qu'il vaut mieux procéder à des déblaiements complets de sites soigneusement choisis, plutôt que d'opérer en passant et superficiellement⁹². Le succès des fouilles de Tumushuke vaudra un peu plus tard une rallonge de crédits accordée par le ministère de l'Instruction publique, comme l'indique une lettre du directeur de l'Enseignement supérieur, l'historien Charles Bayet (1849-1918), adressée à Pelliot le 9 février 1907 : cette lettre lui apprend que l'indemnité de mission est portée de 10 000 à 15 000 francs pour faire face aux dépenses supplémentaires entraînées par le déblaiement du temple de Tourn-Choug⁹³.

89. Lettre à Senart, Toumchouq, 5 novembre 1906, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 357.
90. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 43. Une grande partie de cette lettre a été publiée in *BEFEO* 6/3-4, 1906, p. 482-486. Daté du 14 décembre, le rapport semble avoir été commencé le 19 novembre.
91. Lettre à Senart, Toumchouq, 5 novembre 1906, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008 p. 355.
92. Lettre à Senart, Toumchouq, 20 novembre 1906, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 359.
93. Lettre reçue à Koutcha le 7 juin 1907, Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 36.

Koutcha, découvertes et déconvenues

Le séjour de la mission Pelliot à Koutcha s'étend de janvier à septembre 1907. Pelliot y retrouve son confrère russe Mihail Berezovskij (fig. 1), qu'il avait rencontré à Kachgar plus d'un an auparavant. L'accord entre eux au sujet des fouilles est immédiat : « Grâce à son caractère conciliant, et vu d'ailleurs qu'il n'y a pas de convention entre nous et les Russes pour laisser Koutcha au comité de Pétersbourg, nous n'avons pas eu de peine à nous entendre pour ne pas nous gêner mutuellement »⁹⁴, écrit Pelliot le 3 janvier 1907. Deux jours plus tard, il reprend : « Le missionnaire russe était assez inquiet à notre sujet. Allions-nous, comme les Allemands, lui faire concurrence et le mener de désagrément en désagrément ? Pourrions-nous au contraire, chacun y mettant un peu du sien, nous entendre pour une action commune ? La question se posa entre nous presque dès notre arrivée, et se résolut vite en un sens amical. Berezovski s'offrit à nous montrer tout ce qu'il avait trouvé, à nous communiquer tous ses renseignements, sous une ou deux réserves de fouilles précises qu'il comptait entreprendre »⁹⁵.



fig. 1 - Charles Nouette, Koum Toura [Kumtura], meng uī [ming-oi], Messieurs Pelliot et Berezowsky avant l'ascension, 8 mai 1907. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP7087 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

Pelliot a en mémoire le passage en force de Grünwedel à Kachgar, sur lequel il revient longuement dans cette même lettre, et découvre en même temps ce qu'il craignait depuis le début, la concurrence avec Stein : « Si j'en crois une nouvelle que m'a donnée hier le tao t'ai d'Aqsou, de passage ici, Stein serait de son côté en train de tenter à notre égard une petite muflerie : il serait, paraît-il, parti de Tcharqalyq près du Lob pour Touen-houang, c'est-à-

dire Cha-tcheou ; nous lui aurions ainsi assuré sa liberté d'action au sud du Lob pour qu'il vienne de suite nous devancer au nord »⁹⁶. Un mois plus tard, Pelliot est fixé :

« La petite muflerie... hongroise de Stein se confirme donc ; voilà pourquoi il n'a pas répondu à votre lettre, ni ne nous a remercié de lui avoir envoyé un produit photographique qui lui manquait. Je lui réserverais volontiers, comme on dit, un chien de ma chienne, mais pour le moment je ne vois pas où lui faire ce cadeau... Nous avons été trop généreux de lui réserver un terrain de chasse gardée. Pour moi, je ne [me] sens plus lié à son égard, et si l'avenir me conduit à Altmych-boulâq, à la moindre occasion tentatrice je ne m'interdirai pas une incursion sur son domaine. N'allez pas croire d'ailleurs que ce désir puisse influencer en rien sur mes projets ; je ne ferai jamais que ce qui me paraîtra dans l'intérêt même de notre mission. »⁹⁷

Ébranlé par cette nouvelle, Pelliot garde pourtant la tête froide. Mais ce n'est pas le fait que Stein soit à Dunhuang avant lui qui le met mal à l'aise, puisqu'il ignore ce que Stein y trouvera entre mars et juin 1907 ; c'est surtout qu'il aurait voulu le précéder à Goutchen (près de l'actuel Jimsar), un site qui semble prometteur (et où il n'ira pas). Ce ne sera qu'en septembre 1907, en route pour Ouroumtchi, que Pelliot comprendra qu'il a été « roulé sur toute la ligne », qu'il a été l'objet d'une « canaillerie »⁹⁸.

Partis les derniers à la conquête archéologique du Turkestan chinois, les Français arrivaient aussi les derniers. Néanmoins, Pelliot sait exploiter les failles de ses concurrents passés avant lui, persuadé d'avoir encore à faire après leur départ. C'est dans cette attitude positive que la mission se met au travail à Koutcha, munie des informations données par Berezovskij : « Vous voyez que si nous arrivons les derniers à Koutchar, nous ne serons pas en peine d'y trouver de la besogne. Et à vrai dire rien ne servirait de nous désoler sur le retard apporté à notre départ. Eussions-nous fait toute diligence qu'il nous eût été impossible de quitter Paris avant novembre 1905, à supposer que nous eussions dès lors les

autorisations russes ; avec les temps d'arrêt inévitables à Och et à Kachgar, nous n'aurions pu arriver à Koutchar avant février 1906, quand les Allemands avaient déjà terminé »⁹⁹.



fig. 2 - Charles Nouette, *Subachi, ensemble oriental, temple est, stûpa sud-ouest*, 8 mai 1907. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP7207 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

Durant plus de huit mois, l'équipe est au travail, à Kumtura et à Subachi (fig. 2) notamment. Les ming-oï (les « Mille maisons ») de Kumtura ont déjà été visitées par Berezovskij, et avant lui par Bower. À Kumtura comme à Kizil, Pelliot remarque que les peintures murales sont nombreuses, mais pas les sculptures, comme c'était le cas à Tumushuke. Les manuscrits aussi semblent plus nombreux, mais en brahmī. Les résultats, malgré tout, ne sont pas toujours proportionnels aux efforts déployés. Les sites de Karich et de Bostan Toghrâq, à l'est de Koutcha, ne donnent rien. À Subachi, Pelliot s'inquiète de ce que les Japonais (les « Ribon ») n'aient trouvé, lui dit-on, qu'une paire de sandales¹⁰⁰. Plusieurs excursions se révèlent sans grand intérêt, comme celle de Bongour, à l'est de Koutcha. Peu de résultats également à Tadjik et à Tongouz-bach, près de Kumtura. Les ming-oï de Kumtura, qui semblaient offrir encore quelque espoir, se révèlent complètement exploitées par les Allemands, qui ont à peu près déménagé toutes les fresques¹⁰¹. À Douldour-Âqour (fig. 2) en revanche, les fouilles sont plus fructueuses. Le site est pour Pelliot celui du

temple du « Miracle » (Ashelier 阿奢理貳) évoqué par le pèlerin Xuanzang dans le récit de son voyage en Inde¹⁰². Une fouille systématique met au jour une bibliothèque ruinée contenant de nombreux fragments sur papier en chinois et dans ce qui se révélera être du tokharien B ou koutchéen. C'est là une découverte qui réjouit Pelliot :

« Oui, je ne sais que vous dire, ou ma désolation devant ces trésors en partie perdus, ou ma joie de doter nos bibliothèques d'une première collection de manuscrits d'Asie centrale. Nous avons déjà, par moitié, le doyen des manuscrits du Turkestan, le manuscrit Dutreuil de Rhins. J'espère qu'après les trouvailles de Douldour-âqour, nous ne serons pas beaucoup en retard sur les collections anglaises et russes, et même, au point de vue des textes en brahmī tout au moins, sur les collections de Le Coq et Grünwedel. »¹⁰³

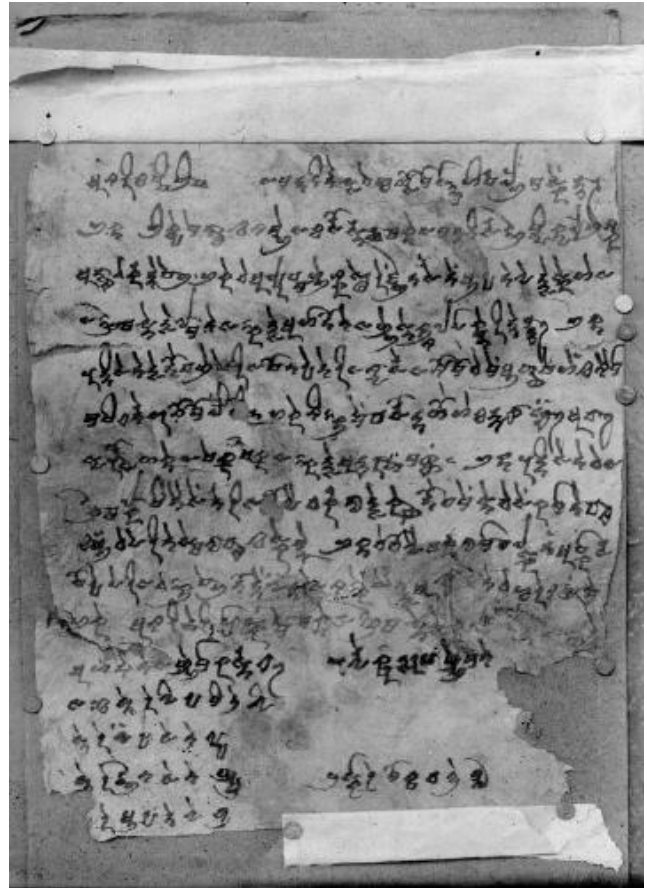


fig. 3 - Charles Nouette, Douldour-âqour, un folio [de] manuscrit trouvé dans les fouilles, entre le 13 avril et le 5 juin 1907. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP7265 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

Ayant trouvé un rouleau de papier de type chinois écrit en brahmī (fig. 3), de 8 cm de diamètre sur 30 cm de long, Pelliot pense bien avoir mis la main sur le joyau de la collection¹⁰⁴. Mais sur le site de Subachi les fouilles ne rendent pas. Ce que Pelliot croit être le temple du « Lorient » ne donne pas ce qu'il en attendait : quelques sculptures, quelques fragments manuscrits, quelques monnaies¹⁰⁵. Le bilan de cette longue période dans la région de Koutcha est donc mitigé. Dès le mois de mars, Pelliot écrivait à Cordier :

« Autant vous dire tout de suite que nous n'avons fait ici aucune découverte sensationnelle. Trop de gens avaient passé avant nous, les Japonais, les Allemands, les Russes, qui avaient fait main basse sur tout ce qui était de découverte facile et de bonne prise. Mais la France étant entrée en ligne avec sept

ou huit ans de retard, il faut bien se résigner à ne plus trouver un champ vierge ; du moins nous efforçons-nous, derrière les autres, de trouver mieux qu'à glaner. J'ai découvert beaucoup d'emplacements nouveaux, dont quelques-uns considérables, mais partout ruinés par l'incendie, envahis et rongés par le sel, et promettant somme toute, peu de fouilles fructueuses. Des tablettes inscrites, de nombreux fragments de manuscrits dans un état lamentable, quelques têtes peintes, des monnaies, il n'y a rien là qui sorte de l'ordinaire. La piste la plus nouvelle peut-être sur laquelle je me sois engagé est la recherche de vestiges préhistoriques. »¹⁰⁶

La mission abandonne alors l'archéologie pour la reconnaissance topographique (fig. 4) : Pelliot cherche à atteindre le Youldouz (actuellement Kaidu 開都), la rivière qui se jette dans le lac Bagrah (actuellement Bosten, Bositeng 博斯騰) et qui présente pour lui un intérêt historique lié à la fois à la stèle de Liu Pingguo 劉平國 des Han étudiée par Chavannes quelques années plus tôt et à la résidence royale des Tujue occidentaux au VII^e siècle¹⁰⁷. L'excursion dura un mois.



fig. 4 - Charles Nouette, *Kalmouk, obo et guide torgout à Kòk ousoun' kòtul*, 3 août 1907. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP8326 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

Pelliot, parfois irrité de l'avance de ses concurrents, prend finalement son temps. À vrai dire, il hésite sur la destination à prendre et sur les lieux où il compte se diriger : « Vous-même pensez que dans les villes ruinées du désert j'aurais plus de chance d'un butin fructueux. Au sud du Lob, sans doute, du côté de Tchertchen (si Stein n'a pas exploité tous les bons coins). Mais c'est un changement de front complet, et n'est pas maintenant sans quelque aléa. Quant aux emplacements du nord du Lob, je n'ai plus grande confiance. » Pelliot pense plutôt se diriger vers Karachahr : il y a là, entre Kourla et Karachahr, un important ming-oï signalé par Hedin, où les Allemands Bartus (« vieux loup de mer plein d'expérience en l'art d'accommoder les fresques ») et Port (« enflé de la superbe des sinologues »¹⁰⁸) se sont disputés, battus et ont tout laissé en plan. Puis, tandis que Vaillant et Nouette se rendront à Ouroumtchi, avec le gros des charrettes, Pelliot compte faire un crochet par Tourfan pour enquêter sur le travail des Allemands. Le site de Goutchen, qui reste encore un objectif majeur, sera évalué à Ouroumtchi. Ensuite ce sera Shazhou. Et Pelliot de conclure : « Tels sont les projets auxquels je me suis arrêté, après y avoir, croyez le bien, longuement réfléchi. L'imprévu du voyage pourra les bouleverser, mais je n'imagine pas des combinaisons plus séduisantes pour l'instant »¹⁰⁹.

94. Lettre à Senart, Koutcha, 3 janvier 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 367.

95. Lettre à Senart, Koutcha, 5 janvier 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 368.
96. Lettre à Senart, Koutcha, 3 janvier 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 367.
97. Lettre à Senart, Koutcha, 3 février 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 381.
98. Lettre à Senart, Qarâchahr, 14 septembre 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 409.
99. Lettre à Senart, Koutcha, 13 janvier 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 371.
100. Lettre à Senart, Koutchar, 29 janvier 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 374.
101. Lettre à Senart, Qoum-tourâ, 25 avril 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 387.
102. Voir Stanislas Julien, *Mémoires sur les contrées occidentales, traduits du sanskrit en chinois, en l'an 648, par Hiouen-Thsang, et du chinois en français*, vol. 1, Paris, 1857, p. 7.
103. Lettre à Senart, Qoum-tourâ, 25 avril 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 389.
104. Lettre à Senart, Qoum-tourâ, 23 mai 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 393.
105. Lettre à Senart, Langâr-Soubachi, 10 juillet 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 403.
106. Lettre à Cordier, 23 mars 1907, publiée in *T'oung Pao*, n. s., 8/2, 1907, p. 291-292.
107. Lettre à Senart, Koutchar, 31 août 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 405. La stèle de Liu Pingguo est étudiée dans E. Chavannes, « Dix inscriptions chinoises de l'Asie centrale d'après les estampages de M. Ch. E. Bonin », in *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1^{re} série, t. 11, Paris, Imprimerie nationale, 1902, p. 37-38. Quant à l'intérêt de Pelliot pour les Tujue, il se rattache naturellement au travail de Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, présenté à Saint-Pétersbourg en 1900 et publié en 1903.
108. Il s'agit de H. Pohrt, assistant interprète de la 3^e expédition allemande (décembre 1905-avril 1907).
109. Lettre à Senart, Koutchar, 31 août 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 407.

Le petit monde de l'École française d'Extrême-Orient

Tout au long de sa mission Pelliot reste un membre à part entière de l'EFEO. On sent pourtant qu'il est partagé entre son attachement à l'institution où il s'est formé et son envie de découvrir d'autres horizons. Ses contacts avec le directeur, Alfred Foucher, avec ses collègues, Maître et Parmentier, avec ses supérieurs, Chavannes, Finot et bien sûr Senart, sont fréquents, et malgré son éloignement Pelliot participe aux échanges où se discute le destin de l'École. La jeune EFEO connaît en effet des difficultés liées à son action et à son développement. On se rappelle le rôle que certains, en 1905, ont voulu lui faire jouer dans la formation des enseignants. En 1906, ce sont les problèmes rencontrés par Schneider, l'imprimeur des publications de l'École à Hanoï, qui menacent la parution du *Bulletin* qui en est la vitrine. La faillite de l'entreprise retarde la sortie des fascicules, ce qui a pour conséquence de priver l'École de son principal moyen d'expression. Dans plusieurs courriers Pelliot reçoit des nouvelles de ses collègues membres de l'École, Huber, Parmentier, également Cahen et Fromage. C'est surtout avec Maître et, dans une moindre mesure, Parmentier que Pelliot a des

échanges¹¹⁰. L'un et l'autre avaient été ses collègues à Hanoï depuis 1900 ou 1901. Claude Eugène Maître, normalien et agrégé de philosophie, traite avec Pelliot d'égal à égal. Henri Parmentier (1871-1949), architecte, a eu une formation très différente. Quant à Édouard Huber (1879-1914), qui succède à Pelliot dans ses fonctions de professeur de chinois et qui est entré à l'EFEO en 1901, il paraît moins volubile. L'une des rares correspondances relatives à Huber vient de Sylvain Lévi, qui en 1903 attendait de Huber qu'il achève au plus vite son ouvrage sur le *Sūtrālaṅkāra* d'Aśvaghoṣa : « Et puis, je vous en prie, vous en supplie, vous en conjure, — et prenez-moi au sérieux, remuez, secouez Huber pour lui arracher une indispensable introduction à son Aṣvaghosa. Foucher a dû lui écrire, mais nous n'obtiendrons rien de si loin. Mettez-le au pain sec, à l'eau ; menacez-le, conspuez-le, mais faites-le accoucher. Son livre est un beau corps sans tête. Je compte sur votre coutumière énergie pour atteindre le résultat »¹¹¹. L'ouvrage ne paraîtra qu'en 1908 ¹¹².

Maître et Parmentier donnent à Pelliot des nouvelles de l'École et de ses membres, non sans esquisser leurs collègues. Dès 1905, alors que Pelliot est

encore en Europe, Maître, parmi d'autres nouvelles, évoque Gaston Cahen (1877-1944), qui ne resta pensionnaire de l'EFEO que quelques mois en 1905 : « Cahen – ceci entre nous soit dit – m'a fort désappointé. Huber, qui est l'indulgence même, m'assure qu'il ne sait pas un mot de chinois, et que de tous les textes très faciles qu'il lui a donné[s] à traduire jusqu'ici, il n'a pas compris une seule phrase. Le plus grave est qu'il croit savoir le chinois, qu'en en faisant une heure par jour il espère pouvoir le parler, dans six mois, comme Vissière, et qu'il tranche de tout avec une suffisance alarmante. Quant au mongol, il en ignore même l'alphabet et ne paraît pas désireux de l'apprendre. Il y a même des raisons de douter qu'il soit aussi fort en russe qu'il le prétend »¹¹³

En mars 1906, c'est au tour de Léon Fromage, qui a été nommé pensionnaire à partir de cette année, et qui se montre « absolument protoplasmique et indéterminé »¹¹⁴. Chavannes, lui aussi, mentionne Fromage, qui semble avoir mal réussi en Indochine, dans une lettre du 14 septembre 1906 (reçue à Kachgar le 10 octobre) : « Il faudrait exiger une licence de la part de ceux qui se destinent à l'École : le diplôme prouve au moins qu'on est capable de formuler et de rédiger des idées. Peut-être faudrait-il *imposer* aux élèves un travail de traduction qui les obligerait sous peine de renvoi à collaborer effectivement aux travaux de l'École »¹¹⁵. Foucher n'est guère plus tendre lorsqu'il écrit en avril : « Les nouveaux ne servent pas à grand'chose ici ; ils ont besoin de dressage »¹¹⁶. L'autre nouveau, c'est sans doute l'indianiste Jules Bloch (1880-1957), nommé lui aussi pensionnaire en 1906.

En 1907 la distribution des postes se complique. En effet, dans le cadre des projets de réorganisation de l'enseignement en Indochine, il a été décidé de créer deux postes destinés à des boursiers-stagiaires de l'École et d'envoyer ceux-ci enseigner en Chine. Les deux stagiaires recrutés, qui devaient être titulaires de la licence et avoir déjà fait des études de chinois¹¹⁷, sont Maurice Dufresne et Emmanuel Girard. Ils passèrent six mois à Hanoï, enseignant aux étudiants chinois de l'école Pavie, avant de poursuivre leur tâche dans les écoles nouvelles du

sud de la Chine : Dufresne fut envoyé à Canton, Girard à Longzhou dans la province du Guangxi, sans que l'on sache précisément ce qu'ils eurent à enseigner pendant les quelques mois où ils restèrent sur place. Le problème qui se posa fut celui de leur traitement, qui ne pouvait être pris en charge par les autorités chinoises. Il fallut donc réduire le nombre des bourses de l'EFEO de deux à une. Finalement, la deuxième bourse de stagiaire fut transformée en bourse de pensionnaire et échut à Noël Péri (1865-1922), ancien missionnaire catholique au Japon. Quant au poste occupé par Fromage, il allait échoir à Henri Maspero, mais seulement en 1908. Le montant du traitement de l'année 1907 serait réservé à la mission d'Édouard Chavannes en Chine. Telles sont les informations données par Finot à Pelliot en octobre 1906. Et il les complète en poursuivant :

« Maître est à Florence, où il a reçu de Foucher des nouvelles du ménage Parmentier. "Le mari a perdu tout le poids que la femme a gagné. Rien n'est encore commencé à Po Nagar, mais Parmentier n'a pas jeté l'argent par les fenêtres : il a bâti pour ses amours un nid merveilleux." Chavannes vient de recevoir le ruban rouge que Sarah Bernhardt sollicite vainement : c'est la revanche des philologues »¹¹⁸. Chavannes confirme de son côté le dispositif prévu par l'École : « Dufresne et Girard sont appelés par le vice-roi de Canton pour être professeurs dans une école de sciences politiques qu'on va créer ; ils seraient payés 3 600 frs par la Chine ; l'Indo-Chine leur donnerait à chacun 3 000 frs en plus, mais ce serait en supprimant une des deux bourses de stagiaire. Il n'y aurait donc qu'une bourse disponible pour l'année prochaine ; Bonmarchand la sollicite, mais il a bien peu de titres »¹¹⁹.

Parmentier n'est pas en reste pour charger ses camarades. Il écrit de Nhatrang en novembre 1906 : « Maître en passant m'a renseigné sur un point, c'est que la jeune fournie n'est pas fameuse, Fromage impossible et Dufresne par trop neurasthénique. Quant à Girard, Huber qui est comme vous savez rosse à l'occasion, n'en dit ni bien ni mal, mais constate – doucement – qu'on ne peut pas lui

tirer un mot sur une autre question que l'affaire du jour – quelqu'elle (*sic*) soit – et le cadre d'avancement. Il est mal tombé le pauvre garçon à s'inquiéter à ce point de son avenir devant notre Hurluberlu qui je pense n'a guère jamais pensé au sien et je comprends facilement la froide indignation dudit Huber. Quant à Foucher, ce séjour à Hanoï à peu près seul a l'air de le déprimer considérablement. Il semble qu'il s'ennuie à mort »¹²⁰.

Pelliot, loin de Hanoï, n'est pas indifférent aux problèmes que rencontre l'École. À Senart il écrit en janvier 1907 :

« Une lettre de Finot est venue compléter les renseignements que vous me donnez sur notre pauvre école de Hanoï. Ai-je besoin de vous dire combien je suis navré des difficultés où se débat Foucher ? L'avenir m'inquiète étrangement, et c'est pour moi un cas de conscience obscur de savoir si j'avais le droit de désertier l'École quand le départ de Finot devait forcément nous affaiblir pour quelque temps. Ma seule excuse est qu'aucun candidat ne s'offrait pour l'expédition dont la direction m'a été confiée, et cette expédition était urgente si la France devait avoir sa part dans l'exploration archéologique du Turkestan ; il était grand temps ; déjà nous aurons largement à regretter d'avoir débuté deux ans trop tard. »¹²¹

C'est surtout peu après, en 1907, que Pelliot doit préciser sa position en ce qui concerne l'EFEO. Alfred Foucher quitte Hanoï en avril, officiellement pour une mission d'un mois à Java, puis pour la France. Le décès de Victor Henry le conduit en fait à donner sa démission de directeur de l'EFEO pour remplacer Henry à la Faculté des Lettres de Paris. Dans l'attente d'un nouveau directeur, c'est Maître qui assure l'intérim. En réalité, dès le mois de mai, la question de la succession de Foucher se pose à Pelliot, qui songe à présenter sa candidature :

« J'ai reçu simultanément par le dernier courrier vos lettres du 6 mars et du 20. Comme vous le supposez, les journaux m'avaient appris la mort de Victor Henry et je savais par un mot de Chavannes que cet

accident était de nature à ramener peut-être Foucher à Paris. La situation que créerait ce retour ne me prend pas absolument à l'improviste. Dès avant mon départ de Paris, il avait été question avec Chavannes, avec Finot, et peut-être avec vous, de la succession éventuelle de Foucher, au cas où celui-ci, las physiquement et peut-être un peu déçu, dirait adieu à l'Indochine après un séjour de trois ans. Si j'avais dû alors me trouver sur place, la bienveillance que les patrons de l'École m'ont toujours témoignée m'aurait donné bon espoir de voir agréer ma candidature ; mais il était bien évident que la question se poserait autrement au cas où la direction deviendrait vacante au cours de mon voyage. Si j'ai opté cependant pour le voyage, c'est en pleine connaissance de cause, et je n'aurai donc ni plainte ni regret à formuler si de ce chef la place que je souhaitais revenait à un autre.

Je désirais devenir directeur de l'École de Hanoï pour des motifs personnels et aussi pour des raisons d'ordre général. Il m'eût été certes très agréable de passer à la tête d'un établissement scientifique dont j'ai été l'un des premiers membres, et auquel j'ai donné beaucoup de moi-même. Mais aussi il me semblait que, comme directeur, j'aurais plus d'autorité pour faire prévaloir en sinologie, grâce au Bulletin, des idées et des méthodes qui me sont chères, et aussi pour nouer éventuellement des relations avec les jeunes universités chinoises. Enfin il me paraissait bon qu'après avoir eu légitimement deux directeurs indianistes, dont l'érudition solide lui avait valu un bon renom, l'École passât momentanément aux mains d'un sinologue, et affirmât ainsi sa double orientation. Ces raisons que j'aurais invoquées il y a un an s'imposent encore à moi aujourd'hui, et c'est pourquoi je vous ai avisé par télégramme que je restais éventuellement candidat à la direction de l'École française d'Extrême-Orient.

Seulement ma nomination est-elle possible ? Il est évident, comme vous me l'indiquez vous-même, qu'il faudrait recourir à un biais : si on me nommait, on devrait charger Maître d'un long intérim, jusqu'à mon retour ; c'est ce que Chavannes souhaitait, c'est aussi, je crois, l'hypothèse que Finot avait envisagée l'an passé. Je ne dis pas que cette solution serait tout à fait du goût de Maître, je crois cependant qu'il

l'accepterait. Reste à considérer si elle est dans l'intérêt de l'École, et ici, à mon tour, comme vous je me sens très embarrassé. J'ai la plus grande estime pour Maître, et les raisons objectives que j'aurais fait valoir, si j'avais été là, en faveur de ma propre nomination, on peut les invoquer avec autant de force en faveur de la sienne. L'École, à coup sûr, ne périlitera pas entre ses mains ; tout ce que j'aurais souhaité faire, il le fera dans la réalité, et sans doute mieux que moi. J'espère d'ailleurs que d'ici un an ou deux, si le second Maspero est prêt ou si Coedes se décide à partir, le nouveau directeur sera entouré d'un meilleur groupe de pensionnaires que ceux (sauf Bloch) qui ont échoué à Foucher. Je ne vois à la nomination de Maître qu'un inconvénient, d'ailleurs imaginaire peut-être : s'il passe, je doute, avec la politique d'économies actuelles, qu'on nomme à l'École un autre professeur de japonais, et d'autre part il nous sera difficile, à mon retour, de conserver Huber ; au lieu que ma place, si elle devient vacante, pourrait revenir définitivement à notre Suisse, sous condition peut-être qu'il devînt Français.

Enfin il est une dernière question que nous ne pouvons négliger, celle des délais que l'achèvement de mon voyage nécessitera, auxquels il faut joindre naturellement les loisirs voulus pour une première élaboration des résultats. Si je suis nommé, je puis être à Pékin, ayant consciencieusement exécuté mon programme, dans l'été de 1908 ou au plus tard à l'automne ; je pourrais donc prendre possession de mon poste au printemps de 1909. Si Maître est choisi au contraire, et sous réserve de la hâte que les besoins immédiats de l'École pourraient m'imposer, je souhaiterais me donner plus de marge. Vous-même me demandez si ma mission n'a pas changé plus ou moins la direction de mes études et ne m'a pas ouvert des voies nouvelles ; c'est en effet une question que je suis obligé de me poser à moi-même, quoique je ne sois encore en mesure de la trancher. Sans doute, et avant tout, sinologue je suis et sinologue je veux rester. Mais en même temps je n'aurai pas passé impunément deux ans en Asie Centrale. Par la force des choses, je me suis mis à des études qui ne sont autant dire pas représentées chez nous. J'ai fait du turc oriental, et les très faibles notions de mongol que

j'avais acquises dans un passé déjà lointain m'ont montré, entre les deux groupes linguistiques auxquels ces idiomes appartiennent, des relations de parenté et des influences de voisinages dont je souhaiterais poursuivre la recherche. D'autre part j'ai été repris par un désir ancien de préciser, à l'aide des sources chinoises et mongoles à la fois, ce que nous savons de l'histoire des Mongols. La connaissance superficielle du russe m'ouvre d'ailleurs tout ce qui a été publié jusqu'ici de sérieux sur ce sujet et qui n'ait pas passé dans les compilations d'occident. Bref, je songe vaguement à aller de Pékin passer en fin de voyage quelques mois à Ourga pour travailler le mongol, en y joignant les éléments indispensables de tibétain. S'il m'était donné de réaliser ce projet, je serais à même à tout le moins de suivre le progrès de nos connaissances sur l'Asie Centrale, ses langues et son histoire, et peut-être d'y aider ; c'est, je crois, un rôle que personne en France ne songe à tenir actuellement. Mais en ce cas, il me faudrait, à mon retour, profiter presque intégralement de l'année de congé à laquelle j'aurai droit, et qui ne serait pas de trop pour faire entrer dans un cadre scientifique les connaissances pratiques que j'aurais acquises sur place en Asie. Mais voilà bien des rêveries, et elles n'ont pas tant de consistance que je ne leur préfère la direction de l'École, où je me sens mieux préparé pour une œuvre peut-être plus sûre et en tout cas plus prochaine.

Je vous ai parlé sans réticences ; il me reste à vous dire que pour moi ce que l'Académie fera sera bien fait. Sans doute Chavannes n'est pas là, et peut-être M. Perrot, président de plein droit de la commission, se sentira-t-il un faible pour Maître, qui fut son élève à l'École normale. Mais, après avoir reçu de vous, de M. Barth, de M. Barbier de Meynard, de M. Breal, voire de

M. Havet¹²², toutes les marques d'une bienveillante amitié, je sais du reste que, si vous ne devez pas vous prononcer pour moi, c'est que les circonstances vous paraîtront opposer à ma candidature des obstacles sérieux. Il ne saurait donc y avoir, de moi à Maître, la moindre pointe de jalousie, et, quel que soit le nouveau directeur, je resterai aussi attaché à l'École que par le passé. »¹²³

Cette candidature hésitante de Pelliot présente aux yeux de ses correspondants parisiens plus d'inconvénients que d'avantages : non que Pelliot ne fasse pas le poids, bien au contraire, mais il est absent et il n'est pas envisageable de laisser la direction de l'École vacante trop longtemps ; elle est encore trop fragile. Ce sont donc des réserves qui lui sont aussitôt signifiées : « M. Barth m'écrit comme vous qu'il est très perplexé sur la solution à

préconiser pour Hanoï. Il va sans dire que les sympathies que vous et moi voulez bien me témoigner doivent céder devant l'intérêt de l'École, si vous croyez que les circonstances n'autorisent pas ma candidature »¹²⁴. C'est finalement Maître qui est choisi et Pelliot trouve ce choix régulier. Le 2 août 1907, l'absence de Pelliot hors d'Indochine est autorisée pour une durée supplémentaire de deux ans.

110. Pelliot ne semble pas avoir d'échanges épistolaires avec Jean Commaille (1868-1916), secrétaire-trésorier de l'École.

111. Lettre de Lévi à Pelliot, 1^{er} octobre 1903, citée in R. Lardinois, « Paul Pelliot au regard épistolaire de Sylvain Lévi. "Un savant qui fait honneur à la phalange..." », in *Paul Pelliot, de l'histoire à la légende*, Jean-Pierre Drège et Michel Zink éd., Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2013, p. 237-238.

112. E. Huber, *Açvaghoṣa Sûtrâlaṅkāra*, Paris, Leroux, 1908.

113. Lettre du 21 février 1905, Papiers Pelliot, musée Guimet, C 24. Cahen a obtenu le diplôme de chinois de l'École des langues orientales en 1902. Nommé à l'EFEO en 1904, il est rapatrié pour raison de santé dès le mois de septembre 1905. Il devient plus tard directeur de l'Institut français de Sofia et se consacrera à l'étude de l'Europe orientale, après avoir rédigé une thèse de doctorat sur les relations entre la Chine et la Russie à l'époque de Pierre le Grand. Il a enseigné l'histoire à Beauvais, et est mort à Auschwitz.

114. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 25. Fromage, diplômé des Langues orientales en chinois et en siamois, est licencié de l'EFEO le 15 juillet 1906 pour remplir ses obligations militaires en France.

115. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 30.

116. Papiers Pelliot musée Guimet, Mi 25.

117. Il ne semble pas qu'ils aient été diplômés de l'École des langues orientales.

118. Lettre du 14 octobre 1906, Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 30.

119. Lettre du 14 septembre 1906, reçue à Kachgar le 10 octobre, Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 30. Georges Bonmarchand (1884-1967), diplômé de chinois et de japonais en 1905, deviendra diplomate, notamment consul au Japon.

120. Lettre du 29 novembre 1906, reçue à Koutcha le 15 mars 1907, Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 30.

121. Lettre à Senart, Koutcha, 5 janvier 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 367. Un mois plus tard Pelliot manifeste une nouvelle fois son attachement à l'EFEO. Lettre du 3 février 1907, Koutcha (*ibid.*, p. 381).

122. Georges Perrot (1832-1914), helléniste, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; Michel Bréal, linguiste ; Louis Havet (1849-1925), latiniste ; comme Barth et Barbier de Meynard, tous étaient membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

123. Lettre à Senart, Qoum-tourâ, 8 mai 1907, Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 30 ; la fin, non citée ici, est publiée dans P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 391.

124. Lettre à Senart, Qoum-tourâ, 30 mai 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 398.

Ouroumtchi, le tournant

En septembre 1907, parvenu à Karachahr, Pelliot a abandonné l'idée de fouiller à Goutchen, lieu sur lequel il bâtissait ses espoirs. Stein y est passé, ainsi qu'à Shazhou, où Pelliot pense qu'il n'est pas resté plus d'un mois. À Chortchouq, non loin de Karachahr, les Allemands ont encore une fois précédé Pelliot, qui finit par atteindre Ouroumtchi en passant par Korla, Toqsoun et Davantchin. Pendant ce temps, Vaillant a été envoyé en reconnaissance à Tourfan. Il y constate qu'il y a peu d'espoir d'entreprendre des recherches fructueuses après le passage des Allemands¹²⁵. Les Français restent donc à Ouroumtchi pendant près de trois mois, notamment pour attendre des fonds : il s'agit probablement des 10 000 francs versés à la Banque russo-chinoise le 30 septembre 1907, qui viennent compléter les 76 000 francs déjà versés au début de la mission, le 14 juin 1906. L'échange de roubles en monnaie chinoise est effectué à Tacheng, à la frontière sino-russe, dans la succursale de la Banque russo-chinoise¹²⁶.



fig. 1 - Ouroumtchi, groupe des mandarins [Au deuxième rang en partant de la gauche : Pei Jingfu ; Louis Vaillant ; Wang Shu'nan ; Paul Pelliot et Charles Nouette. Au premier rang en partant de la gauche : Aixinjueluo Zaize ; personne non-identifiée ; Song Bolu], entre le 7 octobre et le 25 décembre 1907. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP7661 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

En attendant ces fonds, Pelliot fréquente l'intelligentsia d'Ouroumtchi (fig. 1). Le fait qu'il parle l'anglais, le russe, le turc et le chinois étonne et séduit ses interlocuteurs. Sa vaste culture fait l'admiration des fonctionnaires locaux dans un pays

en pleine mutation. Les relevés opérés par Vaillant sont appréciés de Wang Shu'nian 王樹柟 (ou 楠), commissaire à l'administration provinciale du Xinjiang, qui prépare une géographie de la province¹²⁷. Wang Shu'nian (1857 [ou 1851]-1936) est par ailleurs l'auteur d'une *Histoire grecque* (*Xila chunqiu* 希臘春秋), d'une *Ethnographie de l'Europe* (*Ouzhou zulei yuanliu lüe* 歐洲族類源流略) et d'une *Histoire de Pierre le Grand* (*Bide yu E ji* 彼得與俄記). Pelliot échange également avec Song Bolu 宋伯魯 (1854-1932), lui aussi auteur d'un ouvrage géographique sur le Xinjiang, le *Xinjiang jianzhi zhi* 新疆建置志 (*Mémoire sur l'édification du Xinjiang*), achevé en 1902, ainsi qu'avec Pei Jingfu 裴景福 (1854-1924) et le duc Lan, Zailan 載瀾 (fig.), et d'autres encore. Song Bolu, docteur en 1886, a été censeur en charge du circuit du Shandong, avant d'être exilé au Xinjiang à la suite de son implication dans les réformes des Cent Jours en 1898. Il est l'auteur d'un *Xiyuan suoji* 西轅瑣記 (*Notes d'un bannissement à l'Ouest*) et d'un *Huandu zhai zashu* 還讀齋雜述 (*Mélanges du studio du Retour à la lecture*), dont il montre à Pelliot des passages. Pei Jingfu, lui aussi exilé au Xinjiang, est l'auteur d'un *Hehai Kunlun lu* 河海崑崙錄 (*De la mer aux monts Kunlun*), récit de son voyage depuis Canton jusqu'à Ouroumtchi ; il collectionne les peintures et les calligraphies. Quant à Zailan (1856-1916), l'un des petits-fils de l'empereur Xuanzong (r. 1821-1851), il avait été exilé à vie au Xinjiang en raison de sa participation active au mouvement des Boxeurs. Frère du prince Duan 端郡王, commandant des troupes des Boxeurs à Pékin, contre qui Pelliot s'était battu lors du siège des légations en 1900, il s'est pris d'amitié pour son ancien ennemi qu'il reçoit avec « force coupes de champagne ».



fig. 2 - Charles Nouette, *Ouroumtchi, portrait du duc Lan*, entre le 7 octobre et le 25 décembre 1907. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP7663 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

Zailan a fait don à Pelliot, provenant d'une grotte de Dunhuang où l'on avait découvert tout un ensemble d'ouvrages et de peintures en 1900, d'un manuscrit remontant au moins au VIII^e siècle. Il s'agit, affirme Pelliot, d'un manuscrit bouddhique écrit sous les Tang¹²⁸. Au cours du séjour à Ouroumtchi Pelliot essaye de collecter un maximum de renseignements sur cette découverte fortuite. Il note sur un bout de papier les questions à poser à Song Bolu et à Pei Jingfu : « Les peintures et les livres trouvés à Chatcheou. En a-t-il vu en caractères *fan* ? Où est l'ami qui lui en a montré ? »¹²⁹. Dans ses discussions avec Pei Jingfu, il apprend qu'un fonctionnaire nommé Ye Changchi 葉昌熾 (1849-1917), commissaire à l'éducation pour le Gansu, a reçu des manuscrits et des peintures de la grotte de Dunhuang : c'est en visitant Dunhuang, sans aller lui-même aux grottes, que Ye s'est fait offrir trois peintures par Wang Zonghan 汪宗翰, le sous-préfet de Dunhuang¹³⁰.

Pelliot a donc une certaine idée de ce à quoi il peut

avoir à s'attendre en allant à Dunhuang : « Bien que notre confrère Stein fût passé à Touen-houang peu avant nous, je conservais l'espoir de faire encore une bonne moisson »¹³¹. Arrivant presque toujours après ses concurrents, Pelliot ne perd jamais espoir. Le travail fait par ses prédécesseurs lui paraît souvent superficiel, sauf quand les Allemands emportent tout. Déjà quelques mois auparavant, alors qu'il était encore à Koutcha, il envisageait d'arriver plus tôt à Dunhuang, vers la fin de l'année 1907 ou au début de 1908 :

« J'espère qu'à ce moment, c'est-à-dire assez avant dans l'hiver, Stein nous aura brûlé la politesse. Aura-t-il fouillé seulement les grottes des Mille Buddha de

Cha-tcheou même, ou aussi une autre série importante qui se trouve à une certaine distance plus à l'Est et qui ne jouissent [sic] pas d'une égale notoriété ? Nous ne le saurons que là-bas. En tout cas, je ne pense pas qu'il ait beaucoup enlevé de fresques, faute de moyens de transport, peut-être aussi par respect pour des œuvres dont on n'enlève une qu'en en mutilant dix, enfin parce que peut-être les moines chinois qui au temps de Prjevalski et de Bonin entretenaient là quelque semblant de culte ne l'auront pas laissé faire. Il est donc possible pour les fresques que Stein ait surtout pris des photographies, et ce que j'ai vu de ses clichés personnels dans ses livres me fait croire que Nouette pourra encore fructueusement travailler derrière lui. »¹³²

125. L. Vaillant, « Les travaux géographiques faits par la mission archéologique d'Asie centrale, Mission Paul Pelliot (1906-1909) », *Bulletin de la Société de Géographie*, 1955, p. 90.

126. Voir Rong Xinjiang et Wang Nan, « Paul Pelliot en Chine (1906-1909) », in *Paul Pelliot, de l'histoire à la légende*, Jean-Pierre Drège et Michel Zink éd., Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2013, p. 92-93, qui mentionnent la Banque russo-asiatique ; mais la Banque russo-chinoise ne semble avoir pris le nom de Banque russo-asiatique qu'en 1910.

127. Il s'agit du *Xinjiang guojie zhi* publié en 1908 et repris dans le *Xinjiang tuzhi* 新疆圖志 de 1911.

128. À deux reprises, Pelliot a informé Senart de cette découverte, dès son séjour à Ouroumtchi, mais aucun brouillon de ces lettres ne semble avoir été conservé. Lettre à Senart, Dunhuang, 26 mars 1908, publiée in *BEFEO* 8, 1908, p. 505. Voir aussi Discours d'Émile Senart, in *Trois ans dans la Haute Asie*, Paris, Comité de l'Asie française, 1910, p. 13.

129. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 64.

130. Sur Ye Changchi, voir Rong Xinjiang, « Ye Changchi, Pioneer of Dunhuang Studies », *IDP News* 7, 1997, p. 1-5.

131. Pelliot, *Trois ans dans la Haute Asie*, Paris, Comité de l'Asie française, 1910, p. 13.

132. Lettre à Senart, Koutcha, 31 août 1907, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 407.

Dunhuang, la réussite



fig. 1 - Charles Nouette, *Touen-houang [Dunhuang], vue extérieure des grottes 1 à 40*, entre le 25 février et le 27 mai 1908. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP8206 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

Pelliot n'a donc plus qu'une hâte : atteindre Dunhuang. Il ne s'arrête que quelques jours à Tourfan pour constater que les magnifiques champs de fouilles ont été largement exploités par ses collègues allemands. À Anxi, le préfet Enguang 恩光

lui offre un rouleau manuscrit d'un chapitre du Sūtra de la Grande Prajñāpāramitā, trouvé dans une grotte de Dunhuang¹³³.

Le 14 février, Pelliot est à Shazhou. Ce n'est que douze jours plus tard qu'il explore les grottes de

Mogao, après avoir enquêté sur les routes de la région. Commence alors l'étude des stèles et le relevé des cartouches des peintures murales, puis, à partir du 3 mars, le dépouillement des dizaines de milliers de manuscrits mis au jour en 1900 dans la niche qui deviendra la grotte n° 17. Pelliot estime d'abord le nombre des manuscrits à 10 000 rouleaux qu'il pense inventorier sommairement en dix jours. Il lui faudra finalement trois semaines, jusqu'au 25 mars, pour venir à bout de l'ensemble, qu'il estime alors entre 15 et 20 000 rouleaux. Après quoi il reprend l'examen des grottes pendant deux mois.



fig. 3 - Charles Nouette, *Touen-houang [Dunhuang], grotte 163, niche aux manuscrits*, entre le 25 février et le 27 mai 1908. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP8186 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

Nouette dresse d'abord le plan des quelque 500 grottes, avant de prendre près de 500 photographies. Pelliot, pour sa part, étudie les peintures murales et note les inscriptions figurant dans les cartouches des peintures, ce qui lui permet de les dater et de se faire une idée de l'histoire des grottes ainsi que de l'art pictural à Dunhuang. Il est particulièrement séduit par

la période des Wei du Nord (386-534), au moment où Chavannes vient d'étudier la sculpture des grottes de Datong et de Longmen¹³⁴. Manifestement il est plus impressionné par les peintures murales que par les peintures sur soie, sur chanvre ou sur papier qui viennent de la grotte aux manuscrits.

Dans la niche (actuelle grotte n° 17 et n° 163 selon la numérotation Pelliot) ou dans la grotte adjacente (actuellement n° 16, où ont été prises les deux photos du sinologue agenouillé devant les manuscrits - fig. 3), Pelliot fait un choix, du moins parmi les textes écrits en chinois, car pour la brahmī, le ouïgour, le tibétain et les autres écritures, s'il en reconnaît les caractères, il avoue ne pas comprendre la signification des manuscrits : « Ces manuscrits m'inspirent le respect un peu superstitieux que Pétrarque montrait, dit-on, pour des textes grecs qu'il n'entendait guère. Mon grec à moi, c'est la brahmī »¹³⁵. Aussi acquiert-il tout ce qu'il peut. C'est une découverte absolument majeure dont Pelliot lui-même ne mesure pas encore, à ce moment, le renouvellement des études chinoises médiévales qu'elle va provoquer. Il a mis de côté plusieurs milliers de manuscrits bouddhiques, une catégorie qui représente environ 80 % du contenu de la niche, mais également des textes taoïques, confucianistes, littéraires, historiques, mathématiques, astrologiques, médicaux, géographiques, des écrits nestoriens, manichéens, sans compter tous les documents de la pratique, actes de vente, recensements, comptes, etc., et encore quelques textes imprimés en xylographie. Tout en examinant les manuscrits qu'il a entre les mains, Pelliot s'interroge sur la date de la fermeture de la niche. Dès le premier jour il est convaincu que la grotte a été fermée « à l'occasion de quelque trouble, en l'espèce de la conquête si-hia je pense, car je ne trouve rien jusqu'à présent de postérieur »¹³⁶. À la fin de son enquête il maintient son premier jugement et l'argumente¹³⁷. Cette opinion sur une date de fermeture de la grotte aux manuscrits se situant au moment de la conquête Xi Xia en 1035 ne sera remise en cause que beaucoup plus tard¹³⁸. Tous les ouvrages rassemblés par Pelliot seront inventoriés par lui-même avant d'être déchiffrés, catalogués et étudiés par d'autres tout au

long du ^{xx}e siècle. Ayant noté chaque jour les pièces les plus importantes qu'il avait mises de côté, Pelliot écrit le 26 mars une longue lettre à Senart dans laquelle il détaille le contenu de sa prise et surtout en situe la valeur. Cette lettre fameuse, qui a été transmise à l'Académie, sera publiée dans le *BEFEO*¹³⁹ :

« Quant à l'importance de cette bibliothèque, je ne crois pas l'exagérer. J'ai travaillé avec l'enthousiasme du Pogge mettant par hasard la main en je ne sais quel couvent suisse sur un vieux fonds d'auteurs grecs et latins. Mais aucun amour-propre ne m'égare, puisqu'aussi bien je ne suis pour rien dans la découverte. À mon sens, ces manuscrits apportent en sinologie deux nouveautés. D'abord, le manuscrit chinois était une catégorie à peu près inconnue dans nos bibliothèques [...]. La seconde nouveauté est que, pour la première fois en sinologie, nous pourrions travailler en quelque sorte sur pièces d'archives. »¹⁴⁰

Il s'agit pour Pelliot de la plus massive découverte de manuscrits chinois qui ait été faite depuis quelques siècles¹⁴¹.

Une question que l'on est amené à se poser pour diverses raisons est celle du coût de l'acquisition des manuscrits, des imprimés et des peintures de la grotte. Il n'est pas facile d'y répondre. Dès son entrée dans la niche aux manuscrits et dès qu'il a vu ce qu'elle recelait, Pelliot a conçu l'espoir d'acquérir un grand nombre de pièces, voire la totalité. Il est certain qu'il pourra en emporter, mais il ne sait pas combien, ni à quel prix :

« Le moine m'a dit que Stein avait donné 200 taëls pour le temple et qu'on l'avait autorisé, d'accord avec le sous-préfet, à emporter un certain nombre de manuscrits ; il avait encore, m'ajoute sans détours le moine, donné de la main à la main 50 taëls pour en emporter davantage. Résultat : il a dû avoir de 50 à 60 pièces, rouleaux et manuscrits en feuillets, et évidemment il a choisi de préférence la brahmī et le tibétain. Il a travaillé 3 jours dans la niche, mais l'état des liasses me prouve qu'il en a laissé la plus grande partie sans les déplier. Quant au chinois, il n'a pu le

prendre qu'au hasard. Pour nous, il est hors de doute qu'on nous cèdera un certain nombre de manuscrits, mais j'achèterais volontiers toute la collection, jusqu'à 3 000 taëls¹⁴² et promesse d'un exemplaire complet de l'édition japonaise du *Tripitāka* (celle de Tōkyō). Si on a peur de se compromettre, comme il faut peut-être avoir des rouleaux à offrir aux mandarins, je pourrais acheter pour 1 500 taëls tout ce qui n'est pas chinois et les quelques rouleaux chinois qui offrent un intérêt historique. Il est curieux qu'il y ait là des documents historiques en somme importants, et qu'aucun érudit chinois n'y soit venu mettre le nez. »¹⁴³

Pelliot sous-estime largement la brèche effectuée par Stein lors de sa visite aux grottes un an plus tôt. Ce sont plus de 6 000 rouleaux qu'il a pu obtenir du gardien des grottes grâce à son secrétaire Jiang Xiaowan 蔣孝琬, pour un prix équivalent à quelque 130 livres selon Stein lui-même¹⁴⁴. Les discussions de Pelliot avec Wang Yuanlu 王圓籙, le gardien des grottes, pour l'achat de manuscrits et de peintures sont en fait longues et s'étalent sur plusieurs semaines. On ignore quel fut le montant total de l'acquisition. Si les comptes de la mission, rédigés à Paris, enregistrent les dépenses faites en France, en ce qui concerne celles faites à l'étranger au cours du voyage ils mentionnent seulement le versement de fonds à la Banque russo-chinoise et à la Banque d'Indochine, sans que l'on sache comment ces fonds ont été dépensés. Le 26 avril 1908, Pelliot indique que « le Ts'ien-fo-tong [Qianfo dong 千佛洞] va avoir saigné notre bourse plus que je ne prévoyais »¹⁴⁵. S'il évoque plusieurs fois des prix, il ne donne pas celui du gros de ses acquisitions à Dunhuang. Le 30 avril, il écrit : « Je souhaite que l'intervention des puissances d'en-haut ne hausse pas les prétentions du Wang tao [Wang dao 王道] ; l'acquisition des documents tibétains (sauf le *Kandjur*) est résolue en principe, mais nous débattons encore sur le prix »¹⁴⁶. Le 8 mai, il note : « Ai acheté aujourd'hui pour 80 taëls les peintures et statues de bois du 上寺¹⁴⁷. Quant au Wang-tao, il lambine encore, et veut me parler demain matin »¹⁴⁸. Quatre jours plus tard, l'affaire est conclue : « Ce soir s'est réglé l'achat des livres : j'ai eu enfin tout le chinois et le tibétain que

j'avais mis de côté, plus un des *kia-pan* tibétains (pas possible d'avoir les autres). Mais le Wang tao a encore des peintures, les meilleures, dit-il, de la grotte, et qu'il a depuis longtemps mises de côté ; j'irai les voir demain »¹⁴⁹. C'est deux jours après que Pelliot « achète au Wang Tao 38 grandes peintures provenant de la grotte, pour 200 taëls, plus des bois pour une petite somme »¹⁵⁰.

Rien dans tout cela ne permet de connaître le montant total de l'acquisition. Même la lettre à Senart du 26 avril ne précise pas la somme que Pelliot souhaite obtenir de l'Académie. Ce que l'on sait par les comptes de la mission, c'est que 10 000 francs ont été versés à la Banque d'Indochine le 30 juin 1908 comme rallonge à l'expédition. Une autre

indication vient de Pelliot revenu en France, qui eut à se justifier des sommes dépensées pour une mission dont les résultats étaient contestés par des esprits malveillants. Alors qu'on l'accuse d'avoir dépensé quelque 200 000 francs pour acheter des manuscrits, Pelliot répond qu'à cette somme, on peut rayer un zéro¹⁵¹. C'est d'ailleurs la somme avec un zéro en moins qui est finalement acceptée par ses ennemis. Le montant de l'achat des manuscrits et des peintures serait donc de l'ordre de 20000 francs, soit, si l'on peut se fier aux équivalences, près du double des 3 000 taëls que Pelliot comptait dépenser au début. C'est probablement la raison qui le pousse à réclamer une rallonge de crédits afin de disposer d'une réserve suffisante pour achever sa mission¹⁵².

133. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, 9 février 1908, p. 255.

134. Rapport de M. Pelliot sur sa mission au Turkestan chinois (1906-1909), *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 1910, fasc. I, p. 63.

135. Cf. « Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-sou », *BEFEO* 6/3-4, 1906, p. 501-529 (p. 507).

136. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, 3 mars 1908, p. 279.

137. « Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-sou », *BEFEO* 6/3-4, 1906, p. 506.

138. Voir notamment Rong Xinjiang, « The Nature of the Dunhuang Library Cave and the Reasons for its Sealing », *Cahiers d'Extrême-Asie* 11, 1999-2000, p. 247-275.

139. « Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-sou », *BEFEO* 6/3-4, 1906.

140. « Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-sou », *BEFEO* 6/3-4, 1906, p. 528.

141. « Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-sou », *BEFEO* 6/3-4, 1906, p. 529.

142. La valeur d'échange du taël, unité de poids (une once d'argent, soit environ 37 g), varie selon les localités. On a pu estimer dans les années 1900 qu'un taël équivalait à 3,73 francs. Pelliot évoque donc une somme équivalant à environ 11 200 francs.

143. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, 3 mars 1908, p. 279.

144. Journal d'Aurel Stein, à la date du 7 juin 1907, cité par Wang Jiqing, « Aurel Stein's Dealings with Wang Yuanlu and Chinese Officials in Dunhuang in 1907 », in *Sir Aurel Stein, Colleagues and Collections*, Londres, British Museum, 2012, Helen Wang éd., p. 5.

145. Lettre à Senart, 26 avril 1908, dans P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 415.

146. Lettre à Senart, 30 avril 1908, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 416.

147. Le temple supérieur, Shangsi, est en fait le temple du bruit du tonnerre, Leiyn si 雷音寺, situé à proximité des grottes. Pelliot déclare, dans sa lettre à Senart du 26 avril, qu'il guigne des peintures provenant de la grotte aux manuscrits et que le Wang tao donne au Shangsi. Cf. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 414.

148. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 294.

149. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008.

150. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008.

151. Interview de P. Pelliot dans *Le Temps* du 6 mars 1911, reproduite dans *Autour d'une chaire au Collège de France. Les documents de la mission Pelliot*, Paris, M. Rivière, 1911, p. 43.

152. Pour sa part, Ye Changchi écrit dans son journal, le 28 décembre 1909, que Pelliot a acquis des manuscrits et des peintures dans une autre grotte pour le prix de 200 *yuan*. Cité dans Rong Xinjiang, « Ye Changchi, Pioneer of Dunhuang Studies », *IDP News* 7, 1997, p. 3-4.

Pékin-Hanoï, le retour

Le séjour à Dunhuang s'achève par la visite aux grottes du Wuge miao 五個廟 (les Cinq grottes), à 80 km au sud-ouest de Mogao, et au Nanhu 南湖 (le Lac du sud), près de Yangguan 陽關. Après quoi le convoi s'ébranle en direction de Lanzhou, Xi'an et Pékin. Vaillant fait un crochet par Xining au Qinghai. Parvenu à Liangzhou 涼州 (actuellement Wuwei 武威), Pelliot prend connaissance du courrier qui lui est adressé après six mois sans nouvelles de France. Il apprend que Chavannes est rentré après avoir visité Datong et Longmen. En conséquence il abandonne le projet de s'y rendre :

« Vous me souhaitez une heureuse mission dans les sites de la Chine orientale que je comptais visiter, et espérez que le passage de Chavannes ne les aura pas tous épuisés. Mon Dieu, il est bien évident que derrière lui il ne doit plus y avoir grand'chose à faire à Ta-t'ong et à Long-men, surtout s'il a pu prendre de bonnes photographies, et de ce chef, au moins pour Ta-t'ong, j'ai dû modifier mes plans en conséquence. Mais c'était là un incident prévu, et il était parfaitement entendu entre Chavannes et moi que Ta-t'ong serait à

celui de nous deux à qui les circonstances permettraient d'y arriver à temps »¹⁵³.

En fait la mission peut être considérée comme remplie : ce que Pelliot ramène de Dunhuang a comblé ses espérances. De plus, le temps passe, et les deux cosaques mis à la disposition de Pelliot, Bokov et Iliazov, sont impatients de rentrer en Russie, d'autant qu'ils n'ont été prêtés que pour deux ans. Les fonds se sont réduits, et Pelliot est satisfait d'apprendre que le ministère de l'Instruction publique a bien accordé 10 000 francs en mars. Lebaudy, son ancien mécène, sollicité une nouvelle fois, ne répond pas : « Du côté Bob, aucune nouvelle ; l'empereur du Turkestan semble avoir eu un coup de lune, qui l'a tourné vers l'Amérique »¹⁵⁴. Encore au début d'octobre, à Zhengzhou, Pelliot écrit à Senart :

« Je regrette de vous avoir engagé à une démarche vaine auprès de Lebaudy ; c'est lui cependant qui avait pris l'initiative de dire qu'il était prêt, sur avis de vous, à verser une seconde subvention égale à la première ; il me l'avait répété plusieurs fois. Évidemment il a dû l'oublier, mais il pourrait mettre

plus de formes. En ce qui me concerne, il ne m'a pas fait l'honneur de me mettre un seul mot, et je lui ai écrit trois ou quatre fois depuis un an. C'est à ce point que, malgré tout le gré que je lui sais pour son aide première, il m'est maintenant difficile de lui adresser même une carte postale de ci delà ; je veux bien être l'obligé de quelqu'un, et le dire, mais je ne flagornerai personne »¹⁵⁵.



fig. 1 - Charles Nouette, *Leang-tcheou [Wuwei], la mission d'Ollone au départ, 9 juillet 1908*, 9 juillet 1908. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP8396 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

À Liangzhou, Pelliot retrouve Henri d'Ollone qui, avec ses compagnons Lepage (diplômé de chinois en 1906), de Boyve et de Fleurelle, arrive d'une mission dans les provinces du Yunnan et du Sichuan, où ils devaient étudier les populations non chinoises. La mission d'Ollone a obtenu le soutien de certaines des mêmes institutions que la mission Pelliot : Académie, Asie française, Société de géographie, ainsi que le Gouvernement général de l'Indochine. Cette expédition n'a certes pas eu la même ampleur ni la même durée, ni un financement aussi important que celle de Pelliot. Ce dernier se veut bon prince, mais il marque une réelle condescendance envers ses compatriotes : « D'Ollone a recueilli pas mal d'informations sur les Lolo, et semble s'en exagérer un peu l'importance ; il a des manuscrits, des syllabaires qui me paraissent en partie suspects, des vocabulaires »¹⁵⁶. Et il précise un peu plus tard :

« L'expédition paraît avoir consciencieusement travaillé, mais je n'ai pas eu par ce qu'on m'a montré ou annoncé l'impression des grands résultats que les notes des journaux faisaient prévoir... Les vocabulaires miao-tse et lolo que j'ai vus sont intéressants, mais notés avec une orthographe impossible, et par quelqu'un dont l'oreille n'est pas du tout exercée. Je me défie fort de certains spécimens d'écriture indigène. Mon impression est que la mission d'Ollone rapportera des éléments précieux pour l'étude de ces dialectes, mais qu'elle n'a pas réussi à gagner beaucoup sur ce qu'on savait déjà »¹⁵⁷.

Enfin Pelliot se moque de ces militaires qui, en raison de tiraillements entre eux, se sont mis les uns les autres aux arrêts de rigueur. Comme l'indique un propos relevé dans une autre lettre envoyée plus tard de Pékin, Pelliot ne semble avoir que peu d'estime pour d'Ollone : « D'Ollone est ici, qui rase consciencieusement son monde. L'admirable de cette mission est que ses membres ont passé leur temps à se mettre aux arrêts les uns les autres, hiérarchiquement »¹⁵⁸.

A Liangzhou et jusqu'à Xi'an, Pelliot se remet en chasse d'inscriptions et de stèles. À Xi'an il se procure un jeu des centaines d'estampages des stèles conservées au Beilin (la Forêt des stèles), comme l'a fait avant lui Chavannes, et comme le fera quelques années plus tard la mission Segalen-Lartigue. Passant plus tard par Longmen, il ne parviendra pas à se procurer une série complète des 1 000 à 1 100 estampages du site¹⁵⁹. A Xi'an encore, où il reste un mois, il achète des antiquités :

« Pour tâter le marché, j'ai commencé par acheter des miroirs de bronze sur lesquels je ne pouvais me tromper beaucoup, quelques monnaies, d'anciennes boucles de ceinture. Puis quand mon œil eut un peu repris l'habitude des "antiques", je me suis hasardé à des achats plus importants. La chance m'a bien servi, et je rapporte plusieurs véritables pièces de musée, d'une incontestable authenticité. [...] Depuis notre arrivée, je me suis donné tout entier à ces achats. Les marchands arrivent dès le matin, il en passe plus de

cinquante par jour, et le soir il me faut étudier de près les livres ou bibelots qu'ils m'ont laissés pour examen »¹⁶⁰.

L'achat de ces « bibelots » lui est reproché par Senart, et Pelliot est amené à s'en justifier :

« Vous semblez craindre quelque peu que je ne verse trop dans le bibelot. J'ai cru bien faire, me trouvant arrêté à Si-ngan-fou, de constituer quelques séries qui manquaient actuellement à nos collections : bientôt le chemin de fer sera construit et les prix monteront¹⁶¹. Par contre je n'ai acquis que ce qui m'a paru avoir un intérêt archéologique. Il ne s'agit pas de jouer au Grandidier¹⁶² au petit pied. Si cependant Paris doit préférer des livres aux "bibelots", je n'y ai pas d'objection. Jusqu'ici je n'ai jamais pu me constituer ni collection ni bibliothèque chinoises ; tout ce que je trouvais de bien, à des prix abordables, revenait d'abord naturellement à l'École de Hanoï. Je ne serai pas autrement fâché cette fois de garder pour moi mes achats. »¹⁶³

En fait Pelliot pensait se servir des fonds qui lui restaient d'une part pour des fouilles, d'autre part pour acheter des livres afin d'enrichir les collections de la Bibliothèque Nationale. Or, aucun site exploré ne s'offre encore à des fouilles substantielles et Pelliot, après avoir collecté des antiquités à Xi'an, compte se rendre à Pékin pour poursuivre ses acquisitions à Liulichang, le quartier des antiquaires et des libraires. C'est l'un des deux projets qu'il nourrissait, avec celui d'aller étudier le mongol à Ourga. Mais avant d'aller vers le nord, Pelliot fait expédier tout ce qu'il a acquis au cours de sa mission par chemin de fer de Zhengzhou à Shanghai, sous la responsabilité de Vaillant et de Nouette. L'ensemble sera transporté par bateau jusqu'en France, mais surtout il est important de mettre les colis en sûreté dans la concession internationale. C'est seulement à ce moment que Pelliot peut, à Pékin, faire connaître les résultats de sa mission et courir les librairies. Mais le temps manque et il gagne bientôt Shanghai et Wuxi, où il obtient d'accéder aux collections du gouverneur-général Duanfang 端方 et de Pei Jingfu :

« Voilà près d'un mois que je ne vous ai écrit ; ce n'est pas que nous soyons restés inactifs, dans les délices de la vie européenne retrouvée à Changhaï. Sitôt reçue la réponse du vice-roi Douan-fang, Nouette et moi sommes allés à Nankin, où j'ai vu à la fois d'admirables spécimens des bronzes chinois des "Trois dynasties", antérieurs aux Han, et une fort belle série de peintures couvrant toutes les époques de la peinture chinoise. Nouette a photographié tout cela. En même temps, j'ai pu entrer en rapports avec des érudits locaux, par lesquels j'ai bon espoir de faire exécuter des copies de quelques textes rares. Enfin nous avons pu avoir accès ici à la collection de ce M. P'ei King-fou que j'avais connu à Ouroumtchi, et qui contient des pièces rarissimes. Nous rapporterons de ces deux visites une documentation très nouvelle pour la sinologie européenne et que même les publications indigènes de fac-similé ne sont pas près, je crois, de rendre caduque. »¹⁶⁴

À cette époque, Pelliot n'a encore rien montré des manuscrits de Dunhuang aux savants et collectionneurs chinois. En effet, il écrit de Wuxi le 1^{er} décembre :

« Inutile de rien dire trop vite de nos collections avant qu'elles soient en lieu sûr. Depuis que les caisses sont dans la concession française de Chang-haï, j'ai touché mot de mes trouvailles à quelques érudits, et l'enthousiasme un peu jaloux qu'elles ont excité m'a confirmé dans ma première impression. Il est probable que la vente à Pékin ou à Chang-haï de nos manuscrits de Cha-tcheou suffirait à elle seule à couvrir tous les frais de l'expédition. »¹⁶⁵

De Shanghai, il prend enfin le bateau pour Haïphong, tandis que Nouette se dirige vers Paris avec l'ensemble des caisses. Pelliot a formé le projet de retourner à Pékin l'année suivante pour une campagne d'acquisition dans les librairies. Pour cela, il souhaiterait que la Bibliothèque Nationale participe au financement en apportant 5 000 francs. Senart, à qui Pelliot demande conseil et rend des comptes, d'autant que c'est Senart lui-même qui a fait l'avance de la dernière subvention, ne manifeste

apparemment pas d'objection pour que Pelliot aille séjourner quelque temps à Ourga, mais il préférerait nettement qu'il rentre à Paris pour que le succès de sa mission soit étalé publiquement. Pelliot n'est apparemment pas pressé, et ici prend place un différend entre les deux hommes. Si Pelliot renonce à partir en Mongolie, à la satisfaction de Senart, il a pour objectif de revenir à Hanoï, son point d'attache, et de repartir pour Pékin, alors que Senart lui enjoint de venir à Paris présenter les résultats de la mission. Les longues explications qu'il donne à Senart depuis Hanoï sont éclairantes :

« J'ai reçu, il y a cinq jours, votre lettre du 23 novembre m'invitant à rentrer en France le plus tôt possible, avec mes compagnons. Deux jours après, un télégramme de ma famille m'arrivait, transmis de Changhaï par poste, et où on me faisait la même recommandation. L'un et l'autre m'ont surpris et grandement peiné. Je comprends fort bien – tout en faisant personnellement peu de cas – l'intérêt qu'il peut y avoir à frapper le public par une rentrée en masse, personnel et collections. Si j'ai adopté une autre conduite, c'est qu'elle m'a paru justifiée par des motifs scientifiques plus sérieux. Évidemment je rentrerai après Sven Hedin, Le Coq, Stein. Mais, fussions-nous tous rentrés en même temps qu'eux, vous n'êtes pas sans voir que nous ne sommes pas de force à lutter avec tel ou tel pour l'adresse à se faire mousser. Au reste Le Coq et Stein, tout au moins, ont obtenu des résultats magnifiques, et je ne me sens aucune disposition à prendre vis à vis d'eux, fût-ce indirectement, une attitude de rivalité. Chacun a fait de son mieux, les résultats scientifiques parleront, à la longue. Parti le dernier, je ne me sens aucune gêne à rentrer tranquillement le dernier. D'ailleurs, la question, en fait, ne se pose plus, puisqu'il est trop tard de toute façon pour se conformer à vos désirs, et il ne me restera que le vif regret de n'avoir pas décidé, en cette circonstance, dans le sens qui vous paraissait le meilleur. Mais il subsiste une seconde question, encore pendante : que dois-je faire en prolongeant mon séjour en Extrême-Orient ?

Je vous avais entretenu jadis de deux projets : l'un consistait à profiter de ma présence en Chine pour

mettre à jour le fonds chinois de la Bibliothèque Nationale et nouer des relations avec des collectionneurs et érudits chinois ; l'autre comportait un séjour à Ourga pour y faire du mongol et du tibétain. C'est sur le second que vous m'avez d'abord répondu, en me laissant libre de la décision à prendre. Puis, après mes acquisitions archéologiques de Singan fou, vous m'avez avisé de ne pas trop verser dans le bibelot. Enfin dans votre dernière lettre seulement, vous m'exprimez clairement votre manière de voir. Un séjour à Ourga aurait pu "frapper les esprits réfléchis comme une preuve d'abnégation scientifique" de nature à "contrebalancer en quelque mesure les inconvénients de l'absence" ; par contre, des achats de livres et de bibelots, alors que la dernière subvention de l'Académie visait la bibliothèque de Touen-houang, constituent quelque chose d'un peu "subordonné et inférieur par rapport aux visées essentielles de l'expédition". Vous craignez que ces acquisitions "moins sensationnelles" n'éveillent "chez certains esprits un peu de déception". Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est là à mes yeux une considération très grave, car si cette déception n'était peut-être pas de nature à beaucoup m'émouvoir pour moi-même, je serais désolé qu'il en rejallât quelque chose sur vous qui avez toujours été le protecteur de l'expédition. Si, n'ayant ni le temps ni les ressources pour réaliser et le projet de Pékin et celui d'Ourga, j'ai opté pour Pékin, c'est précisément parce que j'ai craint de paraître agir dans un intérêt personnel. Il m'a semblé qu'à aller étudier du mongol à Ourga, je serais seul à bénéficier de ce séjour, au lieu que je pouvais rapporter de Pékin des instruments de travail qui serviraient à tous et dont de plus en plus les sinologues de Paris regrettent d'être privés. J'ai le respect de l'archéologie, mais n'ai pas ni ne veux en avoir la superstition. Le manuscrit ne l'emporte pas pour moi sur l'imprimé par le seul fait qu'il est manuscrit. Et, s'il faut vous l'avouer, je mets bien des ouvrages facilement procurables à Pékin, mais qui n'existent pas à Paris, très au-dessus, comme intérêt et comme importance, de la plupart des fragments que l'Asie Centrale a livrés jusqu'ici. Qu'on ne dise pas, d'autre part, que ces livres facilement procurables, il sera toujours temps de les acheter : c'est maintenant,

quand, grâce aux documents récemment découverts, nos études se renouvellent, que nous avons besoin de savoir tout ce qu'on possédait jusque-là. Supposez que je vous aie rapporté, d'un coin perdu de Chine, un manuscrit d'un Chinois qui à l'époque mongole voyagea dans l'Océan Indien, c'eût été une découverte d'importance et qu'on n'eût pas manqué de signaler. Mais ce texte perd-il de son intérêt parce qu'il y a quelques années un Chinois l'a imprimé dans un *ts'ong-chou* et n'est-il pas pour nous d'une nécessité absolue de posséder cette édition d'un récit de voyage qu'aucun de nous n'a pu consulter jusqu'ici ? Et quant à remettre ces acquisitions à plus tard, c'est se leurrer. On trouve cent mille francs pour imprimer les photographies du Bayon, qui sont certainement admirables et de grande importance pour l'histoire de l'art hindou en Indochine¹⁶⁶, mais dont l'intérêt immédiat ne peut cependant se comparer à celui d'une bonne bibliothèque chinoise : or, pour constituer cette bibliothèque, nul ne donnera jamais dix mille francs. Prenons l'exemple même de l'Académie, qui est cependant le corps savant le plus apte à juger de ces sortes de choses : vous-même, sous l'empire d'inquiétudes que quelques-uns de vos collègues vous ont évidemment manifestées, estimez que ces acquisitions de livres sont quelques choses de "subordonné et d'inférieur" à des recherches purement archéologiques. Je ne veux pas avoir l'air de jouer double jeu vis-à-vis de l'Académie. Les acquisitions que je projetais, elles se feront – des dépenses sont déjà engagées, que je ne puis arrêter. Rien, ni dans le télégramme adressé à Touen-houang et que je n'ai reçu qu'à Lan-tcheou, ni dans les lettres subséquentes, ne m'a permis de croire que les 11 000 francs ne m'étaient attribués que sous réserves ; ne pouvant plus les employer à des fouilles, j'ai cru que je n'en saurais faire meilleur usage qu'en les utilisant à Pékin. Par une des dernières lettres de mon père, je vois qu'il y a deux mois, ces fonds ne lui avaient pas encore été versés. J'avais compté sur eux, et ils sont

en partie engagés ; je souhaite donc qu'ils me soient expédiés à Pékin. D'autre part, la demande de subvention que j'avais adressée au ministère de l'Instruction publique, et à la suite de laquelle on m'a attribué 10 000 francs, mentionnait formellement que sur ces fonds j'avais l'intention de combler les principales lacunes du fonds chinois de Paris : cette lettre, vous avez dû la voir, car je crois me souvenir que vous avez bien voulu émettre à son sujet un avis favorable : j'ai donc les mains liées et je ne puis faillir à ce que j'ai promis. Mais voici ce que je vous propose. Lors de ma rentrée à Paris, vers le milieu de l'année prochaine, je vous montrerai ce que j'ai acheté à Si-ngan fou, livres, estampages et objets archéologiques (à l'exception de ce qui était destiné à Hanoï et que l'École a payé sur ses propres ressources) ; au cas où il vous paraîtrait que ces acquisitions ne sont pas justifiées, je garderai pour moi-même tout ce lot, et déposerai sur le bureau de l'Académie les 11 000 francs de sa dernière subvention : ce n'est pas de ma faute si je ne les ai pas employés à des fouilles là où il n'y avait rien à fouiller. Et je ne serai pas autrement fâché d'avoir pour moi-même une petite collection que les droits de priorité de l'École de Hanoï m'avaient jusqu'ici interdit de constituer.

Je suis navré de ne pouvoir purement et simplement faire ce que vous souhaitiez. J'ai dû me tromper puisque vous le croyez. Mais mieux vaut encore persévérer dans mon erreur initiale dont il peut sortir en partie quelque chose de bon que d'adopter des demi-mesures qui gâchent tout : il me semble qu'il est trop tard pour reculer.

Ne m'en veuillez pas de cette lettre. J'aurais aimé vous écrire autre chose pour le nouvel an.

Je ne vous parle si franchement que pour ne vous laisser aucun doute sur mes intentions, et que je vous suis reconnaissant, ne partageant pas ma manière de voir, de me l'avoir dit sans ambages. »¹⁶⁷

153. Lettre à Senart, Lan-tcheou, 17 juillet 1908, dans P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 422.

154. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 423.

155. Lettre à Senart, Tcheng-tcheou, 1^{er} octobre 1908, dans P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 430. Le nom de Lebaudy ne sera pas mentionné lors du compte rendu de la réception donnée à la Sorbonne en décembre 1909 en l'honneur de Pelliot et de ses compagnons de voyage, pas plus qu'il n'est cité par Pelliot dans son discours.
156. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, 8 juillet 1908, p. 324.
157. Lettre à Senart, Lan-tcheou, 17 juillet 1908, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 423.
158. Lettre à Senart, Pékin, 14 octobre 1908, Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 47.
159. P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, 29 septembre 1908, p. 343. La plus grande partie des estampages de Longmen recueillis par Chavannes est conservée à la Société asiatique.
160. Lettre à Senart, Si-ngan-fou, 15 septembre 1908, in P. Pelliot, *Carnets de route, 1906-1908*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 428.
161. Les premiers projets pour prolonger la ligne du Longhai 隴海 jusqu'à Xi'an datent en effet de cette époque, mais Xi'an ne sera atteint par le chemin de fer qu'en 1934.
162. Ernest Grandidier (1833-1912), conseillé par Stanislas Julien, rassembla une collection d'environ 6 000 pièces de céramique chinoise dont il fit don au musée du Louvre. Cette collection fut transférée au musée Guimet en 1945.
163. Lettre à Senart, Chang-haï, 2 décembre 1908, Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 47.
164. Lettre à Senart, 1^{er} décembre 1908, Wou-si, Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 47. Dans un article de l'hebdomadaire *La Nature*, n^o 1908, 18 décembre 1909, p. 42-47, consacré à la mission Pelliot, l'auteur, Jean-Paul Lafitte, sans doute informé par le sinologue, évoque Pei Jingfu et sa « splendide collection de peintures laissée à Shang-haï, où son fils, de temps en temps, en vend à bas prix quelque pièce, suivant le rythme de dettes criardes, aux brocanteurs indigènes ou aux amateurs d'Occident. »
165. Lettre à Senart, 1^{er} décembre 1908, Wou-si, Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 47.
166. Il s'agit de la publication des bas-reliefs du *Bayon d'Angkor Thom*, par Henri Dufour et Charles Carpeaux, vol. 1, Paris, Leroux, 1910 (vol. 2, 1914).
167. Lettre à Senart, Hanoï, 1^{er} janvier 1908 [sic, pour 1909], Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 47.

Pékin encore

Ce n'est que le 21 mai 1909 que Pelliot repart pour Pékin où il acquiert environ 30 000 fascicules d'ouvrages chinois, soit plus de 2 000 ouvrages. Il dispose pour cela du reliquat de ses crédits de mission¹⁶⁸. N'ayant pas obtenu les 5 000 francs qu'il espérait de la Bibliothèque Nationale, Pelliot décide d'utiliser ses fonds personnels pour compléter ses acquisitions. La Bibliothèque Nationale pourra ensuite les lui rembourser ; à défaut, il gardera les ouvrages pour lui. Ce seront les fameuses collections Pelliot A et B dont le sinologue a dressé le répertoire :

« À la fin de ma mission à travers l'Asie centrale, je pris alors sur moi de consacrer tous les crédits dont je pourrais encore disposer à l'acquisition de livres chinois qui, dans une certaine mesure, permettraient à la Bibliothèque Nationale de répondre aux exigences plus grandes de la sinologie nouvelle. Bientôt cependant je m'aperçus que ces crédits ne me laisseraient pas une marge suffisante, et j'acquis alors à mes frais une collection supplémentaire qui ne faisait pas double emploi avec la première, prêt à la céder si la Bibliothèque Nationale désirait la

reprendre, et dans le cas contraire encore plus prêt à la garder. »¹⁶⁹

Dans sa quête, Pelliot reçoit également des dons de Pei Jingfu, de Luo Zhenyu 羅振玉, de Dong Kang 董康 et du vicaire apostolique de Pékin, M^{gr} Jarlin.

En même temps, Pelliot est retourné en Chine avec une dizaine de manuscrits de Dunhuang qu'il a gardés avec lui. Il les montre d'abord à Duanfang et d'autres à Nankin, puis à Luo Zhenyu à Pékin. Ces manuscrits sont aussitôt photographiés, et bientôt reproduits dans plusieurs publications, dont la première paraît quelques semaines à peine après qu'ils ont été révélés. Luo Zhenyu fait part ainsi de cette découverte à Wang Kangnian 汪康年, rédacteur en chef du journal *Shiwu bao* 時務報 :

« J'ai à vous faire part de plusieurs nouvelles : une excellente, une abominable, et une tragique. Cela concerne des manuscrits et des textes xylographiés des grottes de Dunhuang rédigés entre les Tang et les Cinq Dynasties. Ces documents ont été obtenus par le Français Pelliot. L'abominable nouvelle, c'est que la plus grande partie a été envoyée en France. Une

petite partie se trouve dans la capitale (ce sont tous des ouvrages non recensés dans les traités bibliographiques des Sui et des Tang). L'excellente nouvelle est qu'avec quelques amis, nous avons réuni assez d'argent pour reproduire en fac-similé huit d'entre eux et en copier un. Nous négocions avec Pelliot pour qu'il photographie la partie déjà expédiée à Paris. J'ai appris qu'il restait encore des documents dans la cache. Il faut impérativement avertir les autorités au plus vite, et contacter Monsieur Mao Shi 毛實. Nous ne savons pas ce qui reste, mais s'il reste quoi que ce soit, il faut absolument se hâter. Nous avons déjà laissé passer une occasion. Si nous commettons la même erreur, ce sera une bien tragique nouvelle. J'ai quelques feuillets du catalogue de la grotte bibliothèque, que je ferai imprimer pour vous les envoyer. J'imagine que vous serez à la fois heureux et triste en recevant ces nouvelles. »¹⁷⁰

Avides de mieux connaître le contenu des précieux manuscrits, les érudits chinois demandent à Pelliot d'en faire faire des photographies lors de son retour en France. Duanfang aurait ainsi déclaré à Pelliot : « C'est (...) une question de vie ou de mort pour l'érudition chinoise »¹⁷¹. Pelliot accepte, mais l'opération sera plus longue que prévu en raison du décès de Nouette le 2 mai 1910. Pelliot, revenu en France, recevra plusieurs relances de la part de Dong Kang et de Luo Zhenyu, ainsi que de Zhang Yuanji 張元濟 (1867-1959), l'un des dirigeants des Presses commerciales de Shanghai, d'autant que le coût de la reproduction, soit 5 000 francs, avait été payé d'avance. La succession de Nouette s'avère compliquée et la nécessité de trouver un autre photographe pour envoyer mille plaques en Chine demande du temps. 300 plaques seulement furent envoyées en mars 1911. Un photographe du nom de Renaudin, qui reprit le travail de Nouette, semble avoir achevé une nouvelle série de 361 clichés en juillet 1911¹⁷².

À Pékin, Pelliot semble vouloir s'attarder alors qu'on l'attend à Paris de toute urgence. Dès le mois de décembre 1908, sa mère lui enjoignait de rentrer au plus vite :

« Après entretien avec M^r Senart, le 11 X^{bre}, ton père t'a télégraphié pour te faire connaître le sentiment de ces Messieurs au sujet de ton retour jugé nécessaire le plus prochainement possible. Il est probable que cette dépêche ne t'est pas encore parvenue puisque ta réponse demandée par dépêche n'est pas arrivée. Quelles que soient les bonnes raisons qui puissent militer en faveur d'un séjour à Pékin, ce projet ne trouve aucun écho et l'Académie a hâte de voir revenir la mission et de pouvoir prendre connaissance de ses résultats avant la fin de l'hiver ; c'est considéré comme urgent et d'ailleurs, je pense que tu auras eu, à ce sujet, l'opinion de Monsieur Senart. »¹⁷³

En février 1909, le père du sinologue, à son tour, sans vouloir influencer son fils, souhaite lui aussi son retour, autant par affection que pour répondre à la demande de Senart et Cordier :

« J'ai reçu ta lettre datée 6 janvier et écrite de ton séjour favori : tu me parais un peu nerveux. Le tennis ne peut que t'être utile, à tout point de vue. M. d'Ollone a soigné et soigne encore sa *mission* : les journaux sont remplis de ses éloges et de la richesse de ses documents. Profane, je ne sais qu'en penser. Pour ce qui est de la prolongation de ton séjour en Extrême-Orient, je ne peux, comme père, que manifester le désir de te voir. Mais, habitué à ne pas voir tous mes projets se réaliser, je n'ai manifesté ni ne manifeste aucun regret, encore moins un reproche, même anodin. Tu es juge de ton avenir et je m'incline, mais ces Messieurs n'ont pas la même philosophie. D'où la dépêche envoyée, sur la prière et avec la rédaction de M. Senart. »¹⁷⁴

Quelques jours plus tard, avant même que Pelliot ne se rende à Pékin depuis Hanoï, c'est au tour de Nouette de se faire le messager de Senart :

« D'Ollone est de retour et s'amuse avec Sven Hedin à accaparer les journaux illustrés. Toutes ces raisons font que MM. Senart et Cordier vous réclament le plus tôt possible en France, ils ont dû d'ailleurs vous écrire et vous faire écrire à ce sujet. Le *Journal des Débats* à la suite de l'affaire de Morgan disait que les missions

françaises ne produisaient rien et qu'on n'en entendait jamais causer tandis qu'à l'étranger les résultats étaient probants et rapides. »¹⁷⁵



fig. 1 - Charles Nouette, [France. Gare non identifiée, les caisses rapportées par la mission], 1909. Négatif au gélatino-bromure d'argent sur plaque de verre, AP8392 © Musée Guimet, Paris, Distr. Rmn / Image Guimet

À ce moment les 74 colis (fig. 1) de la mission sont à Paris depuis le 16 janvier. Après un dédouanement qui a duré trois semaines, les caisses ont été réparties entre le Muséum, le Louvre et le nouvel atelier de Nouette.

Pelliot se décide donc à revenir à Paris, où il arrive le 24 octobre 1909.

168. Le 26 février 1909, 5 000 francs ont été versés à la Banque d'Indochine.

169. P. Pelliot, « Répertoire des "collections Pelliot A et B" du fonds chinois de la Bibliothèque Nationale », *T'oung Pao*, n. s., 14/5, 1913, p. 698.

170. Lettre de Luo Zhenyu à Wang Kangnian, 19 août 1909, citée dans Rong Xinjiang et Wang Nan, « Paul Pelliot en Chine (1906-1909) », in *Paul Pelliot, de l'histoire à la légende*, Jean-Pierre Drège et Michel Zink éd., Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2013, p. 109.

171. « La Mission Pelliot, M. Pelliot nous raconte son expédition », *L'Écho de Paris*, 16 décembre 1909.

172. Papiers Pelliot, musée Guimet, Mi 67.

173. Lettre de Marie Pelliot à son fils Paul, 21 décembre 1908, Papiers Pelliot, musée Guimet, C 29.

174. Lettre de Charles Pelliot à son fils Paul, 10 février 1909, Papiers Pelliot, musée Guimet, C 29.

175. Lettre de Nouette à Pelliot, 19 février 1909, Papiers Pelliot, musée Guimet, C 29. L'affaire de Morgan que cite Nouette renvoie aux soupçons de détournement de fonds qui lui avaient été alloués pour des fouilles par l'archéologue Jacques de Morgan (1857-1924), directeur de la délégation en Perse du ministère de l'Instruction publique. Ces soupçons furent émis par la cour des Comptes dès 1904 et enflèrent dans la presse, jusqu'à provoquer une question au Parlement en 1908.

Paris, le triomphe

Pelliot est rentré le dernier, ou du moins, il est rentré en France après d'Ollone, et surtout après que Sven Hedin et Aurel Stein ont été reçus chaleureusement par les orientalistes. Hedin est à Paris au début de l'année 1909, puis c'est le tour de Stein, fêté le 18 mai par le Comité de l'Asie française. Stein rend alors hommage à Foucher, Finot et Chavannes, comme à Senart, et déclare sans ambages combien il aurait aimé rencontrer Pelliot au Turkestan chinois, semblant oublier la façon dont il s'était efforcé de l'éviter, et précisant même que durant tout son voyage, jusqu'à la veille du retour, il avait gardé pour cette éventuelle rencontre une bouteille de vieux vin qu'il comptait boire avec Pelliot et ses compagnons¹⁷⁶.

Pelliot est attendu à la gare par Senart et Cordier. Le retour s'organise et, le 10 décembre, Pelliot et ses compagnons de route sont célébrés lors d'une réception dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, devant 4 000 invités, en présence du président du Comité de l'Asie française, Émile Senart, et du président de la Société de géographie, Roland Bonaparte, des représentants des institutions et sociétés savantes qui avaient participé au

financement de l'expédition ainsi que des ministères concernés. Pelliot relate les principales étapes de la mission, mais il est encore trop tôt pour présenter des résultats précis¹⁷⁷. Les félicitations pleuvent, la presse est enthousiaste. Dès le 25 novembre 1909, le quotidien *Le Journal* publie un article de Fernand Hauser (1869-1941) intitulé « Un Français au Turkestan. L'explorateur Pelliot a rapporté d'Asie plus de trente mille volumes très rares ». On y lit :

« C'est un tout jeune homme, trente et un ans à peine... il parle de ses deux années et demie de recherches et de travaux avec une simplicité charmante et une touchante modestie.

C'est un Français... Il ne faut donc point s'étonner si la mission qu'il accomplit s'organisa sans bluff, et si, à son retour, ne s'organisa pas une bruyante manifestation à la gare... M. Pelliot parle doucement, simplement, et il oublie de nous dire qu'il rapporte de son exploration 30 000 volumes... »

À l'approche de la réception de la Sorbonne ou juste après, *L'Écho de Paris*, *L'Éclair*, *Le Journal des Débats*, *La Dépêche coloniale*, *Le Monde illustré*, *La*

Nature prennent le relais. Le mercredi 15 décembre, dans un article de *L'Écho de Paris* intitulé « La Mission Pelliot. M. Pelliot nous raconte son expédition », c'est Pelliot lui-même qui s'exprime, non sans modestie :

« Monsieur le Directeur,

Vous m'avez prié de faire connaître aux lecteurs de l'Écho de Paris les grandes étapes et les principaux résultats de la mission scientifique que je viens de diriger en Asie centrale. La demande est flatteuse ; puissiez-vous, à me lire, ne pas le regretter ! Les érudits, qui écrivent pour une poignée de confrères, ne savent guère parler au grand public. Que penser, d'ailleurs, d'un explorateur qui n'a même pas un incident dramatique à narrer ? »¹⁷⁸

Le succès vaut bientôt à Pelliot d'être élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur, mais surtout il permet à ses maîtres, Chavannes et Lévi, d'envisager son élection au Collège de France. Ce sera là une bataille où les concurrents comme Edgar Blochet¹⁷⁹ et les ennemis, emmenés notamment par Fernand Farjenel¹⁸⁰, s'emploieront à dénigrer et même diffamer Pelliot avec les procédés les plus misérables. Pelliot garda son sang-froid, mais dut se justifier publiquement dans la presse, jusqu'au jour du 3 juillet 1911 où il administra une gifle à Farjenel pour la défense de Chavannes¹⁸¹.

Accablé de demandes de toutes parts, Pelliot doit faire face à de multiples projets. Il renonce donc à repartir pour Hanoï, au grand dam de Maître, directeur de l'EFEO, qui dans une lettre du 27 janvier 1910 s'attend à ce que Pelliot revienne rapidement pour prendre à son tour la direction de l'École¹⁸². Un peu plus tard, le 5 avril 1910, Maître semble se résigner, mais il regrette que Pelliot reste en France pour dépouiller les documents de sa mission et évoque une lettre de Finot qui « me laisse entendre, en termes mystérieux, que vous pourriez bien ne plus retourner en Indochine du tout... Ce serait pour l'École un désastre. »

Notre sinologue restera donc à Paris. Il a en effet à inventorier, à exploiter et à faire connaître à la communauté savante les premiers résultats de ses

travaux. Curieux de savoir ce que Stein avait ramené de Dunhuang, Pelliot accepte de rédiger le catalogue des manuscrits chinois déposés à Londres, au British Museum. Il ne mènera jamais ce travail à bien, probablement parce qu'il était plus intéressé par la consultation des manuscrits qu'il jugeait captivants que par le travail fastidieux qu'il s'imposait déjà sur la collection de Paris¹⁸³. Il ne parviendra pas plus à remplir le contrat qu'il a signé le 16 novembre 1910 avec les éditions Hachette pour l'écriture d'un volume sur l'histoire générale de l'art en Chine (100 pages de texte et 5 pages d'index et table). Le manuscrit était à remettre 1^{er} janvier 1912 et devait être publié en France, en Allemagne, en Amérique et en Angleterre. Il ne verra jamais le jour¹⁸⁴.

Dans un premier temps, Pelliot semble vouloir garder pour lui l'exploitation des manuscrits chinois, laissant à ses collègues les documents dans d'autres langues de l'Asie centrale. C'est ainsi que Robert Gauthiot (1876-1916) s'attaquait aussitôt aux manuscrits sogdiens, que Sylvain Lévi et Antoine Meillet (1866-1936) étudiaient les manuscrits tokhariens et que Clément Huart (1854-1926) traduisait un manuscrit en turc ouïgour, tandis que Jacques Bacot (1877-1965) essayait de dresser un inventaire des nombreux manuscrits en tibétain. Mais Pelliot lui-même a peu publié à partir des manuscrits qu'il avait rapportés. Si le premier volume des photographies des grottes de Dunhuang prises par Nouette voit le jour en 1914, il n'est pas accompagné des notes que Pelliot avait prises. En 1913 Pelliot traduit un texte bouddhique en iranien oriental (la langue qu'on appellera ensuite khotanais)¹⁸⁵, alors qu'il vient de donner sa leçon inaugurale au Collège de France sur « les influences iraniennes en Asie centrale et en Extrême-Orient »¹⁸⁶. En 1914, c'est à une reprise de la traduction par Huart du manuscrit ouïgour du Conte bouddhique des deux frères qu'il s'attaque¹⁸⁷. Il faut attendre 1916, alors que Pelliot est envoyé à Pékin comme attaché militaire adjoint, pour voir paraître un premier article traitant d'un manuscrit chinois – encore est-il rédigé « loin de toute bibliothèque, sur des notes anciennes et quelques livres essentiels »¹⁸⁸.

Pelliot ne reviendra guère aux études de Dunhuang,

qu'il a pourtant largement contribué à fonder. Ce n'est pas lui qui exploitera le fonds Pelliot chinois de la Bibliothèque nationale, ni les œuvres déposées au Louvre puis au musée Guimet, mais un essaim de chercheurs, d'abord chinois et japonais, puis français, sous l'impulsion de Paul Demiéville, puis de Michel Soymié d'une part, de Louis Hambis et Nicole Vandier-Nicolas d'autre part. Cette phase prend place après la disparition de Pelliot en 1945.

Ainsi, non seulement Pelliot avait constitué une collection qui égalait, voire dépassait par la diversité et la valeur de son contenu celle, supérieure en nombre, réunie en deux missions par Aurel Stein, mais il fondait les études de Dunhuang, ce que l'on a appelé la « dunhuangologie » (en chinois *Dunhuangxue*). En effet, lors de son passage à Nankin et à Pékin en 1909, il avait attiré l'attention des érudits qu'il avait rencontrés sur l'importance des manuscrits découverts dans les grottes de Mogao, et en même temps sur le fait que cette « bibliothèque » subissait une hémorragie constante, due à l'incurie d'autorités locales et provinciales qui n'avaient pas pris conscience de la valeur de manuscrits qui allaient complètement transformer l'histoire de la Chine médiévale. Pas plus Ye Changchi, commissaire à l'éducation pour la province du Gansu, que Wang Zonghan, sous-préfet de Dunhuang, qui avaient eu entre les mains des manuscrits et des peintures de Dunhuang sorties de la grotte aux manuscrits, ne s'étaient rendu compte

de l'importance de la découverte. C'est en examinant une sélection de manuscrits et d'estampages que Duanfang d'abord, puis Luo Zhenyu et d'autres savants réagirent. Le premier proposa d'acheter tout ce que Pelliot avait trouvé, évidemment en vain. Le second forma, avec quelques collègues, une association pour se procurer des photographies. Luo Zhenyu, qui avait de nombreux liens avec les savants japonais, prévint ceux-ci de la nouvelle, lançant ainsi au Japon une recherche qui depuis n'a pas cessé. En même temps, les autorités impériales étaient mises au courant et donnaient l'ordre de transférer à Pékin ce qui restait à Dunhuang, du moins ce que le gardien des grottes n'avait pas mis de côté pour des ventes futures. Cette décision ne manqua pas de renforcer encore la gloire de Pelliot, qui reçut de Georges Louis (1847-1917), directeur des affaires politiques du ministère français des Affaires étrangères, une lettre datée du 9 septembre 1910 où celui-ci écrivait :

« Monsieur,

Le ministre de France en Chine m'adresse la lettre ci-jointe en me priant de vous la communiquer. Elle témoigne de l'intérêt jaloux que les lettrés chinois ont apporté aux découvertes de manuscrits que vous avez faites dans les grottes de Touen-houang et l'ordre que le gouvernement impérial a donné d'en glaner les restes après votre passage rehausse encore le mérite qui vous en revient... »¹⁸⁹

176. *Bulletin du Comité de l'Asie française*, mai 1909, p. 196. 176. *Bulletin du Comité de l'Asie française*, mai 1909, p. 196.

177. Les discours, dont celui de Pelliot, ont été publiés dans *L'Asie française* 106, 1910, p. 11-24, et sous forme de tiré à part sous le titre *Trois ans dans la Haute Asie*, Paris, Comité de l'Asie française, 1910, repris dans *BEFEO* 10/1, 1910, p. 272-281. 177. Les discours, dont celui de Pelliot, ont été publiés dans *L'Asie française* 106, 1910, p. 11-24, et sous forme de tiré à part sous le titre *Trois ans dans la Haute Asie*, Paris, Comité de l'Asie française, 1910, repris dans *BEFEO* 10/1, 1910, p. 272-281.

178. Plusieurs de ces articles de presse sont conservés dans les Papiers Pelliot, musée Guimet, D 8. 178. Plusieurs de ces articles de presse sont conservés dans les Papiers Pelliot, musée Guimet, D 8.

179. Edgar Blochet (1870-1937), iranisant, alors assistant au Département oriental de la Bibliothèque Nationale et candidat au Collège de France contre Pelliot. 179. Edgar Blochet (1870-1937), iranisant, alors assistant au Département oriental de la Bibliothèque Nationale et candidat au Collège de France contre Pelliot.

180. Fernand Farjenel (mort en 1918), auteur de plusieurs ouvrages et articles sur la Chine, était attaché au ministère des Finances. 180. Fernand Farjenel (mort en 1918), auteur de plusieurs ouvrages et articles sur la Chine, était attaché au ministère des

Finances.

181. Cette affaire est bien connue, notamment par le recueil d'articles réunis dans *Autour d'une chaire du Collège de France, les documents de la mission Pelliot*, Paris, M. Rivière, 1911 ; voir aussi Nathalie Monnet, « Paul Pelliot et la Bibliothèque nationale », in *Paul Pelliot, de l'histoire à la légende*, Jean-Pierre Drège et Michel Zink éd., Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2013, p. 188-194, ainsi que Philippe Flandrin, *Les sept vies du mandarin français : Paul Pelliot ou la passion de l'Orient*, Monaco, Éditions du Rocher, 2008, p. 179-201. 181. Cette affaire est bien connue, notamment par le recueil d'articles réunis dans *Autour d'une chaire du Collège de France, les documents de la mission Pelliot*, Paris, M. Rivière, 1911 ; voir aussi Nathalie Monnet, « Paul Pelliot et la Bibliothèque nationale », in *Paul Pelliot, de l'histoire à la légende*, Jean-Pierre Drège et Michel Zink éd., Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2013, p. 188-194, ainsi que Philippe Flandrin, *Les sept vies du mandarin français : Paul Pelliot ou la passion de l'Orient*, Monaco, Éditions du Rocher, 2008, p. 179-201.

182. Papiers Pelliot, musée Guimet, C 38 bis. 182. Papiers Pelliot, musée Guimet, C 38 bis.

183. Sur cet échec et ce qu'on a appelé à Londres « l'affaire Pelliot », voir Frances Wood, « Pelliot and Stein », in *Paul Pelliot, de l'histoire à la légende*, Jean-Pierre Drège et Michel Zink éd., Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2013, p. 130-134, et « A Tentative Listing of the Stein Manuscripts in Paris 1911-19 », ainsi que Ursula Sims-Williams, « Aurel Stein's Correspondence with Paul Pelliot and Lionel Barnett », in H. Wang, *Sir Aurel Stein, Colleagues and Collections*, Londres, British Museum, 2012, Helen Wang éd., p. 2-3. 183. Sur cet échec et ce qu'on a appelé à Londres « l'affaire Pelliot », voir Frances Wood, « Pelliot and Stein », in *Paul Pelliot, de l'histoire à la légende*, Jean-Pierre Drège et Michel Zink éd., Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2013, p. 130-134, et « A Tentative Listing of the Stein Manuscripts in Paris 1911-19 », ainsi que Ursula Sims-Williams, « Aurel Stein's Correspondence with Paul Pelliot and Lionel Barnett », in H. Wang, *Sir Aurel Stein, Colleagues and Collections*, Londres, British Museum, 2012, Helen Wang éd., p. 2-3.

184. Papiers Pelliot, musée Guimet C 39. 184. Papiers Pelliot, musée Guimet C 39.

185. P. Pelliot, « Un fragment du *Suvarṇaprabhāsa* sūtra en iranien oriental », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* 18, 1913, p. 89-125. 185. P. Pelliot, « Un fragment du *Suvarṇaprabhāsa* sūtra en iranien oriental », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* 18, 1913, p. 89-125.

186. Parue dans *Revue d'Histoire et de Littérature religieuse*, n. s., 3, 1912, p. 97-119. 186. Parue dans *Revue d'Histoire et de Littérature religieuse*, n. s., 3, 1912, p. 97-119.

187. P. Pelliot, « La version ouïgoure de l'histoire des princes Kalyāṇamkara et Pāpamkara », *T'oung Pao*, n. s., 15/2, 1914, p. 225-272. 187. P. Pelliot, « La version ouïgoure de l'histoire des princes Kalyāṇamkara et Pāpamkara », *T'oung Pao*, n. s., 15/2, 1914, p. 225-272.

188. P. Pelliot, « Le *Chou king* en caractères anciens et le *Chang chou che wen* », in *Mémoires concernant l'Asie orientale (Inde, Asie centrale, Extrême-Orient) publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 2, Paris, Leroux, 1916, p. 123-177. 188. P. Pelliot, « Le *Chou king* en caractères anciens et le *Chang chou che wen* », in *Mémoires concernant l'Asie orientale (Inde, Asie centrale, Extrême-Orient) publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 2, Paris, Leroux, 1916, p. 123-177.

189. Papiers Pelliot, musée Guimet, C 3. 189. Papiers Pelliot, musée Guimet, C 3.